

L'ENIGME DU PORTRAIT



POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet **75^{cs}**

J. FERENCZI & FILS

ÉDITEURS

PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ



L'énigme du portrait

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

CHAPITRE PREMIER

UN HOMME TRÈS PRESSÉ

— Tiens! Tiens, murmura Jack Desly, qu'est-ce que le père Yabok vient faire dans ces parages?

Jack venait de sortir d'un bureau de poste, dans un quartier populeux et se dirigeait vers une rue transversale où il avait rangé sa petite conduite intérieure, quand il avait aperçu le vieil homme.

Il connaissait bien le père Yabok. Il le connaissait d'autant plus que ses occupations professionnelles, si l'on peut dire — celles de Jack Desly — l'avaient mis plusieurs fois en rapports avec l'autre.

Yabok, sous le couvert d'un cabinet de contentieux, se livrait à des trafics beaucoup plus profitables et, naturellement, plus clandestins. Jack Desly avait souvent eu affaire au bonhomme pour écouler le produit de ses exploits.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 289.

Le receleur les acceptait à chaque fois, sans hésiter, parce que Desly était un délicat connaisseur et ne dérobaient que des objets de prix dans des conditions tellement séduisantes, que c'était une besogne de tout repos que de se charger de leur disparition définitive, dans le commerce ou ailleurs.

Cependant, tout en professant une grande considération pour les talents du gentleman-cambrioleur, le père Yabok le craignait vaguement, car Jack Desly était animé d'un esprit fort indépendant, souvent chevaleresque, et il lui était arrivé de détruire de merveilleuses combinaisons proposées par Yabok sous le fallacieux prétexte — opinion Yabok, bien entendu — qu'elles étaient vraiment par trop malpropres.

Ce qui venait de susciter la curiosité du jeune homme, ce n'était pas tant la présence du receleur dans ces parages, mais les conditions dans lesquelles il était apparu.

L'usurier, receleur, etc., venait de quitter un taxi et avait enjoint au chauffeur de l'attendre. Puis il s'était engouffré sous la voûte d'un immeuble d'apparence correcte.

Pour qui connaissait les habitudes d'économie — aimable euphémisme — du père Yabok, ce fait était surprenant. D'autant plus que le conducteur de la voiture de place à qui son voyageur venait de dire que la station pouvait durer un bon moment, s'était empressé de quitter son siège pour aller se rafraîchir dans un débit voisin.

Tout ceci, Jack l'avait compris sans peine.

— Le bonhomme, se dit-il, est en mission pour le compte de quelqu'un. Sinon, il y aurait regardé à deux fois avant de se lancer dans des dépenses somptuaires...

Poursuivant le cours de ses pensées, le jeune homme se dit également que l'affaire devait être urgente, sinon le père Yabok ne se serait pas gêné pour employer le métro ou l'autobus, quitte à compter des frais de taxi, sans vergogne.

Par un réflexe habituel, Jack Desly prit le numéro de la voiture. Comme il avait du temps de reste de-

vant lui, il décida de se rendre compte des agissements du vieux coquin. Non pas qu'il eût un projet bien arrêté en tête, mais il était sous l'impression que ce qu'il allait faire ne serait pas inutile.

D'ailleurs sa profession n'était-elle pas faite de hasards continuels servis par un flair inégalable? Qui sait si tout cela ne le mènerait pas vers quelque profitable affaire.

Une demi-heure plus tard, le père Yabok apparut, tenant sous son bras court un objet plat et rectangulaire, enveloppé tant bien que mal dans un journal maladroitement ficelé. Un coin déchiré du papier permit à Desly de constater que l'homme emportait une toile de peintre.

— Un tableau? Il est allé acheter un tableau? Aurait-il découvert quelque peinture ignorée d'un grand maître, acquise à vil prix?

C'était possible. Le père Yabok possédait toutes sortes de tuyaux. Jack eut un sourire et regarda partir le taxi dans un bruit de changements de vitesses qui protestaient contre un traitement brutal.

Il avait eu le temps de saisir une adresse au vol.

Le voyageur avait donné ordre de se rendre au 45, avenue de Villiers.

— Il a déjà un client pour sa croûte... se dit Jack.

Le vieil homme avait été si affairé, qu'il n'avait nullement vu Jack Desly. Du reste ce dernier avait eu le soin de se tenir habilement en retrait tout le temps qu'avait duré cette surveillance impromptue. Maintenant, le gentleman-cambrioleur, avec un nouveau sourire empreint de raillerie envers lui-même, allait reprendre possession de sa petite auto pour rentrer chez lui.

— Une demi-heure perdue pour rien, conclut-il. Nan-Dhuoc va me lancer des regards de reproche parce que le déjeuner sera trop cuit.

Il était bientôt une heure de l'après-midi. Jack avait téléphoné qu'il rentrait tout de suite, et voici qu'il s'était laissé retarder par l'événement qui, somme toute, n'avait aucune importance.

Il eut un regard vers la façade de l'immeuble. Apparence anonyme de toutes les grandes bâtisses dans

ce quartier du Père-Lachaise. A ce moment, il vit apparaître une jeune fille qui sortait en courant du couloir et qui, l'air désespéré, jetait des regards anxieux à droite et à gauche, dans la rue.

Jack venait de traverser et se trouva juste devant l'inconnue. Son regard croisa le sien. Il vit que les yeux de la jeune fille étaient brillants comme s'ils se remplissaient de larmes.

Impulsivement, il demanda :

— Vous cherchez quelqu'un, mademoiselle ?

Le premier mouvement de celle qu'il avait interpellée fut de reculer. Mais Jack avait un visage très avenant. Elle lut de la sympathie dans ses prunelles, couleur de noisette. Les dents du jeune homme étaient très blanches et il les montrait d'autant plus volontiers, qu'il trouvait l'inconnue jolie au possible. Elle était blonde avec des cheveux tout frisés et des yeux d'un bleu foncé, tirant sur le violet.

— Non... Oui... balbutia-t-elle, en continuant à scruter la rue.

— Je viens de voir sortir un vieux bonhomme au nez crochu et avec une barbe sale, jaunâtre, portant un paquet plat, poursuivit-il.

— Oh... C'est lui!...

— Il a sauté dans un taxi, dit encore Jack. Il est parti il y a une minute à peine...

— Trop tard, mon Dieu!...

Des larmes glissèrent le long de ses joues. La jeune fille étouffa un sanglot. Jack la considéra avec un intérêt soudain.

C'était étrange cette conversation par monosyllabes, dans la rue, au milieu du va-et-vient des passants, entre deux personnes qui ne se connaissaient pas, qui l'instant précédent ne soupçonnaient même pas leur existence respective.

Mais Jack Desly dégageait une sorte de magnétisme. Il le savait d'ailleurs, car c'était un de ses principaux atouts. Il possédait aussi une psychologie profonde, étonnante. Et il sentait qu'une communication venait de s'établir. Il ne calculait pas, il se laissa aller aux circonstances de l'heure présente.

— Excusez-moi, mademoiselle, mais je crois que...

que c'est un hasard extraordinaire qui nous met en présence. Si le destin vient de vous jouer un vilain tour, il a probablement tenu à réparer aussitôt, car il se fait que j'ai entendu l'adresse donnée par cet homme au chauffeur de taxi...

Elle s'exclama comme pour elle-même :

— Alors... Tout n'est pas perdu encore!

— Certainement non, mademoiselle...

Jack avait prononcé ces mots avec élan. Il ne s'était pas trompé en supposant que Yabok avait encore dû accomplir quelque besogne néfaste. Cet individu était comme une araignée. Chaque fois qu'il se mettait en action, c'était pour prendre quelqu'un dans sa toile gluante. Qu'avait-il pu faire chez la jeune fille?

Elle leva son regard franc vers lui.

— Monsieur, je ne sais qui vous êtes, mais vous venez de le dire, c'est la Providence qui vous met sur mon chemin. Pouvez-vous me donner cette adresse, je vous en serai infiniment reconnaissante...

— Avec plaisir... Mais ce n'est pas la sienne... Il s'est rendu chez quelqu'un...

Elle répliqua vivement, le regard de nouveau inquiet :

— Comment le savez-vous? Vous le connaissez?

Jack sentit qu'il avait commis une imprudence. Il ne fallait pas laisser soupçonner qu'il savait, en effet, qui était le père Yabok, s'il voulait gagner la confiance de l'inconnue. Mais déjà, son esprit subtil lui suggérerait la réponse :

— Lui? Pas du tout... Seulement, je ne pense pas qu'il habite avenue de Villiers... Or, comme c'est là qu'il s'est rendu...

— Oui, sans doute... murmura-t-elle, songeuse.

Des gens les regardaient en souriant avec indulgence. Il s'en aperçut et hasarda :

— Nous ne pouvons rester là à converser dans la rue. Vous êtes nu-tête. Je ne me permettrai pas de vous demander de pénétrer chez vous, mais...

Il ne continua pas.

— Venez, monsieur... dit-elle avec décision.

Il escalada les marches à sa suite et pénétra dans

un coquet logement au quatrième étage. Tout était propre, rangé à souhait.

Dans une petite salle à manger égayée par des fleurs, il vit une machine à écrire sur une table près de la fenêtre.

— Je m'appelle Jack Desly, articula-t-il en tendant un bristol finement gravé.

Il avait pour principe de ne pas dissimuler son identité dans les cas « honnêtes ». Et celui-ci en était un, certainement.

— Mon nom est Lucile... Lucile Desrousseaux, répondit-elle en avançant une chaise.

Adroitement, sans l'effaroucher, Jack, tout en ne donnant sur sa propre vie que des détails peu compromettants, réussit à apprendre qu'elle était orpheline, qu'elle venait d'atteindre ses vingt-trois ans, et qu'elle gagnait sa vie à remettre au net et taper à la machine des manuscrits confiés par divers écrivains, hommes de lettres, etc., ne possédant pas de secrétaire en propre.

— Je travaille chez moi, précisa-t-elle.

Jack remarqua sur l'un des murs quelques tableaux, non encadrés. Un paysage et deux natures mortes. Elle suivit son regard et les désigna de la main :

— Il en manque un, dit-elle. Celui que cet homme a emporté.

— Comment!... Il l'a pris malgré vous?

Elle se passa la main sur le front.

— Tout cela est bizarre... Incompréhensible... déclara-t-elle.

Jack écouta le récit.

Le père Yabok avait sonné chez elle. Il venait — disait-il — de la part d'un de ses clients — il s'était présenté comme marchand d'antiquités — pour faire l'emplette d'un vase chinois.

— Or, expliqua Lucile à Jack, je n'ai pas de vase chinois, je n'en ai jamais eu!... Je ne sais où cet homme avait acquis ce renseignement, il ne voulut jamais me le dire, il tournait constamment la question.

— Et alors?

— Alors, après s'être abondamment excusé, il s'apprêta à repartir. Puis, sur le seuil de la porte, il eut un geste vers mes tableaux.

« — C'est gentil, ça, fit-il. Vous ne pouvez pas me céder celui-là? » C'était le tableau qu'il devait emporter. Je refusai. J'ai toutes sortes de raisons personnelles pour le garder. Il s'obstina, il m'en offrit une somme importante...

Lucile s'arrêta pour insister sur un point précis :

— Notez, monsieur Desly, que cela représentait beaucoup plus que la valeur marchande du portrait... Oui, c'est un portrait... Un portrait de petite fille...

— Signé d'un nom de maître?

— Pas du tout... Une peinture d'amateur comme les autres... Sans signature aucune. Mais j'y tenais, j'y tiens toujours. Beaucoup plus qu'au reste... Il y a très longtemps que ce portrait est dans la famille... Cela remonte à cent cinquante ans, peut-être davantage. On m'avait toujours dit de le conserver par mémoire, par respect. Mon père attachait beaucoup d'amour à cette petite œuvre. Parce que son propre père avait été ainsi...

— Je vous comprends parfaitement...

Tout à coup, Jack sursauta. Son regard venait de se poser sur une pendulette et il avait vu qu'il était une heure et demie!

— Vous n'avez pas encore déjeuné, mademoiselle? interrompit-il en s'excusant. Moi non plus. Et cela va causer un drame chez moi. Mon domestique doit être aux cent coups. Voulez-vous m'autoriser à vous mener au restaurant?... Ma voiture est au coin de la rue. Vous achèverez votre récit à table... Mais si... Sans façons... En camarades... Nous nous entendons déjà si bien!

Nan-Dhuoc, en entendant la sonnerie du téléphone eut un geste résigné. Il était habitué à ces changements de programme. Seulement on ne l'y reprendrait plus à préparer un rôti.

CHAPITRE II

45, AVENUE DE VILLIERS

Il était quatre heures de l'après-midi lorsque Jack regagna son appartement. Son domestique jaune l'accueillit avec sa déférence habituelle. Le jeune homme lui tapota l'épaule :

— Brave Nan-Dhuoc... Je t'ai fait faux bond... J'ai été occupé.

— Vous trouvé bonne affaire, maître?

L'Annamite faisait allusion à quelque expédition possible.

— Que tu es homme d'argent, reprocha Jack. Tu ne penses qu'à accumuler des bénéfices... Oui, je sais, tu es mon comptable, mais il y a autre chose que des chiffres dans la vie!

Nan-Dhuoc eut un rapide plissement d'yeux. Il avait compris, d'après ce préambule, que Jack allait s'embarquer dans une aventure pour le beau regard d'une femme. C'était ainsi chaque fois. Dès que son maître déclamaient que l'argent n'était pas tout, c'est qu'il se cherchait une excuse, vis-à-vis de sa conscience, pour expliquer son geste.

Ce qu'il y avait de charmant dans le caractère du gentleman-cambrioleur, c'était cette opposition constante entre le côté pratique et le côté romanesque. Cela formait un cocktail savoureux.

Il s'assit dans un fauteuil, aïtira une grande boîte à cigarettes en bois laqué, dont l'intérieur était toujours parfumé à l'ambre et frotta une allumette. Posément, il expliqua à Nan-Dhuoc les raisons de son retard. Il prenait volontiers le Jaune pour confident et collaborateur, et n'avait jamais eu à le regretter.

Quand il eut terminé, il lança une longue bouffée vers le plafond et croisa les jambes en souriant.

— Bien entendu, spécifia-t-il, tu vas me blâmer intérieurement de me jeter à la poursuite de ce tableau qui ne doit rien me rapporter. Mais comme

fort heureusement, tu es la correction même, tu n'en laisseras rien paraître et tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes... Mais vois-tu, mon vieux Nez-Court — il appelait ainsi l'Asiatique qui n'en montrait nulle offense — il y a tout de même quelque chose à gagner dans cette histoire. Car le père Yabok, lui, ne se dérange jamais pour rien. Et s'il l'a fait, c'est qu'il existe des bénéfices à recueillir quelque part.

Apparemment satisfait de sa petite tirade, Jack prit une nouvelle cigarette. Nan-Dhuoc restait debout près de la porte, dans sa pose habituelle, lors de ces dialogues.

— Moi, d'accord, maître, articula-t-il.

— Je n'en ai jamais douté. C'est là que git ta grande sagesse. Il faut toujours être d'accord avec moi, Nan-Dhuoc.

Le jeune homme émit un éclat de rire juvénile et croisa les jambes.

— Nous allons étudier les faits ensemble, proposa-t-il. Que déduis-tu de ceci : premièrement, Yabok se présente pour acheter un vase chinois et fait mine de se retirer. Deuxièmement, il s'aperçoit soudain de la présence du portrait de petite fille ?

— Lui venu pour portrait, pas autre chose...

— Bien entendu. Tout le reste n'était que de la frime. Mais continuons. Voyant que M^{me} Desrousseaux se refuse obstinément à céder ce tableau, il finit par en demander un autre, le paysage, en l'occurrence. La jeune fille accepte de le vendre, il dépose un billet de mille francs sur la table, prend la toile, insiste pour qu'on ne l'accompagne pas. M^{me} Desrousseaux passe dans sa cuisine après avoir entendu claquer la porte.

Jack prit un temps et continua :

— Ici se place un épisode peu banal. Quand la jeune fille revient dans sa petite salle à manger — deux minutes plus tard, au grand maximum — elle constate que le paysage est sur sa table!... Et comme d'instinct elle se retourne pour regarder le mur, elle constate également que le portrait a disparu!...

« Elle reste un moment paralysée de surprise.

Puis bondit vers la porte, se penche au-dessus de la rampe de l'escalier et entend des pas précipités qui lui révèlent qu'un homme dégringole les marches. Qu'en penses-tu, Nan-Dhuoc?

Le domestique répondit avec calme :

— Yabok exécuté fausse sortie, lui revenu à pas de loup, pris le portrait et sauvé avec...

— Il n'y a pas d'autre explication. Maintenant, que faut-il en conclure? Ne te donne pas cette peine. Les faits le démontrent aisément. Yabok avait reçu ordre de rapporter à tout prix le portrait de petite fille.

— Portrait doit être base secret important, maître.

— C'est ce que je pense. Un secret ignoré par la jeune fille. J'en suis certain, car je l'ai interrogée de toutes les manières. Je lui ai même suggéré que les raisons pour lesquelles on lui avait enjoint de conserver le tableau ne devaient pas être étrangères à l'existence de ce fameux secret.

— Et vous promettre retrouver portrait?

— On ne peut rien te cacher, Nez-Court. Oui, j'ai promis. D'abord parce qu'elle a de très beaux yeux et puis parce que cela m'amusera beaucoup de jouer un tour pendable à Yabok. Enfin, troisième motif, j'ai idée qu'il y a quelque chose à glaner pour nous...

Jack tira son calepin et le feuilleta.

— Tu vas te renseigner sur tous les gens qui habitent 45, avenue de Villiers, spécifia-t-il. Tu me feras un petit rapport sur chacun. Cela me permettra de découvrir l'homme qui avait envoyé Yabok.

Le Jaune eut un sourire empli de finesse.

— Ce quelqu'un pas recommandable si lui avoir affaire père Yabok.

— Extrêmement bien raisonné, souligna Jack. C'est déjà un point d'acquis, même. Et je... ah! sapristi, s'exclama le jeune homme en se tournant vers son bureau, mais il me semble que c'est l'adresse de l'hôtel particulier de Roger de Bievron...

Il prit un petit registre à couverture de maroquin noir dans l'un des tiroirs et l'ouvrit. Les pages en étaient marquées par lettres alphabétiques.

— Voyons... Heu... B... Baillan, Berthier, Bievron (de)... Nous y voici... C'est bien ça... 45, avenue de Villiers...

Jack Desly resta pensif. Il était sincèrement étonné. Roger de Bievron était un sportsman qu'il avait souvent rencontré aux courses. Une relation mondaine, comme il en avait beaucoup. Jack était fort répandu dans la haute société, pour son élégance et ses bonnes manières. Personne ne se doutait qu'il était l'ennemi le plus acharné de la Sûreté Nationale et de l'inspecteur Arthème Ladon, plus particulièrement. Et il était reçu chez de Bievron.

— Il faudra que je voie cela, murmura-t-il. Nan-Dhuoc, pas la peine de te déranger... Cinq heures... Je vais sûrement le trouver au bar habituel, aux environs de l'Etoile.

Le vicomte Roger de Bievron n'était pas là. Le barman, qui connaissait Jack Desly et l'avait salué d'un sourire respectueux, lui apprit qu'on n'avait pas vu de l'après-midi la personne qu'il recherchait.

Jack sauta dans sa voiture et fila vers l'avenue de Villiers. Mais en cours de route il ralentit, sous l'empire d'une hésitation qui grandissait. Finalement, il stoppa à proximité de l'hôtel particulier, mais resta à son volant. Il réfléchissait.

— Que pourrais-je bien lui dire, pour expliquer ma visite? Au bar c'était tout naturel de le rencontrer et de lui serrer la main... Chez lui, la question se pose différemment.

Il remua différents projets qu'il rejeta. Non, ce n'était pas cela. Et s'il allait trouver le père Yabok? Plaider le faux pour connaître le vrai?... Hum... Assez risqué... Le bonhomme ne manquait pas de ruse, et il pouvait éventer la raison qui poussait Jack à parler de ces choses-là. Total, le jeune homme risquait d'éveiller sa défiance et de se brûler inutilement.

Il quitta sa voiture et traversa l'avenue, franchit le portail et monta lestement les quelques marches du perron.

Un maître d'hôtel ventripotent et majestueux s'avança.

— M. de Bievron est là?... Annoncez M. Jack Desly.

— Monsieur le vicomte n'est pas encore rentré, articula le domestique. Mais si monsieur veut l'attendre?...

— Certainement... Et... Au fait, madame est-elle là?

— Madame la vicomtesse est sortie également...

Jack s'assit dans un élégant studio qui formait antichambre au cabinet de travail du vicomte. Un cabinet où l'on fumait des cigarettes en buvant des cocktails, mais qui était orné d'un magnifique bureau Empire pour justifier son appellation.

Desly avait trouvé. Simple comme bonjour. N'ayant pas vu de Bievron au bar, il avait songé, puisqu'il passait avenue de Villiers, à s'arrêter pour prendre de ses nouvelles.

Il choisit une revue sur un guéridon et la feuilleta pour passer le temps. Tout était tranquille, on n'entendait aucun bruit du dehors. Les épais rideaux aux fenêtres — fermées, malgré le beau temps — garantissaient le silence, de même que les tapis moelleux qui étouffaient les pas.

Après s'être assuré qu'il était seul, Jack, sur la pointe des pieds, fit le tour de la pièce, rapidement, et appliqua l'oreille contre la porte à doubles battants qui le séparait du cabinet de travail. L'instant précédent, il lui avait semblé entendre un léger frôlement de l'autre côté, et il voulait s'assurer si vraiment le vicomte était sorti.

Il ne s'était pas trompé. Quelqu'un se trouvait là. Quelqu'un qui agissait prudemment comme s'il désirait ne pas être découvert. Sans la finesse remarquable de son ouïe, Jack n'aurait rien perçu.

— On dirait, songea-t-il, qu'on actionne le disque d'un appareil téléphonique...

Il reconnaissait les déclics différents produits par une demande de numéro. Un instant de silence complet, puis une voix assourdie demanda dans le récepteur :

— Allo... C'est toi, Yabok?... Oui... Je...

Jack retourna vivement à sa place. Ç'eût été une

catastrophe si le maître d'hôtel, en entrant pour annoncer l'arrivée de son maître, l'avait trouvé dans cette attitude contre la porte.

Il était fixé. Aucun doute, maintenant, Roger de Bievron, qui se trouvait dans son cabinet de travail, téléphonait au sinistre usurier-receleur.

— Il le tutoie!... Quelle découverte!

Jack eût beaucoup aimé savoir ce que les deux hommes pouvaient avoir à se dire. Mais, en admettant qu'il se remit à écouter à la porte, il ne pourrait que surprendre les paroles du vicomte. Cela n'était pas satisfaisant.

— En tout cas, se dit-il, je tiens une piste... Il faut maintenant que je ne lâche plus de Bievron jusqu'à ce que je sache ce qu'est devenu le portrait.

Cinq minutes passèrent et la porte fut repoussée avec vigueur, les battants de chaque côté. Souriant, la main tendue, le vicomte s'avança vers Jack Desly.

— Bonjour, mon cher... Quel heureux hasard vous amène?... Je rentre à l'instant... Oui, j'ai été très pris toute la journée... Dites, vous avez des tuyaux pour le Grand Prix?...

Ils pénétrèrent ensemble, en devisant cordialement, dans la pièce voisine. Roger de Bievron sonna pour qu'on apportât du whisky.

Ce n'était pas la première fois que Jack était assis dans ce bureau, mais il n'avait jamais eu de motif pour en enregistrer, comme aujourd'hui, l'exakte topographie, aux fins d'une visite nocturne.

Le tableau devait être enfermé dans ce coffre-fort massif qu'il voyait au fond, dans la pénombre. Tout en travaillant activement à meubler sa mémoire, il répondait aux propos de son vis-à-vis.

De Bievron annonça son prochain départ pour Deauville. Tant mieux, songea Desly. Il déclara tout haut qu'ils se reverraient très certainement au Casino.

Le maître d'hôtel entra pour annoncer un visiteur. Jack remarqua la pauvreté de la carte de visite que le vicomte tenait entre ses doigts. Ce dernier se leva :

— Vous permettez, mon cher?... J'en ai pour une minute...

— Je vais me retirer, proposa Jack.

— Mais non... Pas du tout... Savez-vous qui je reçois?... Un inspecteur de police...

Jack eut un sourire très mondain.

— Original, fit-il. C'est une relation?

— Non, répliqua l'autre en riant, j'ai été cambriolé il y a quelques jours et cet homme poursuit son enquête... Si cela ne vous ennuie pas, je vais le faire entrer... Ce ne sera pas long.

Un personnage long et maigre fit son apparition. Jack Desly, malgré son sang-froid, éprouva un petit picotement sur la peau du crâne. Il venait de reconnaître son éternel ennemi, Arthème Ladon.

Celui-ci fronça son nez immense et ses yeux s'exorbitèrent. Mais ce fut de courte durée. Il se contenta de lancer un regard véhément au gentleman-cambrioleur confortablement assis et installé en ami dans cette maison où un vol avait été commis.

Quelles pouvaient être les pensées du policier, durant les quelques mots brefs qu'il échangea avec le vicomte!...

Jack écoutait la conversation. L'inspecteur était venu demander l'autorisation de poursuivre ses recherches durant l'absence de Roger de Bievron, car il avait été prévenu depuis quelques jours du prochain départ du maître de céans.

— Il se peut, dit-il, que j'aie à me livrer à de nouvelles investigations sur place...

— Entendu, inspecteur... Je vais donner tout de suite les ordres nécessaires... C'est fort naturel.

Il sonna le maître d'hôtel.

— L'inspecteur Arthème Ladon, spécifia-t-il, viendra sans doute enquêter et rechercher des indices pendant que Madame et moi, nous serons à Deauville. Vous le laisserez pénétrer à sa convenance...

— Oui, monsieur le vicomte...

Le policier se retira, avec un nouveau coup d'œil à la dérobée pour Jack Desly qui, gravement, le salua de la tête.

Peu après, Jack quitta l'hôtel à son tour, non sans avoir présenté ses hommages à la vicomtesse, qui était rentrée.

Il hochait la tête en repensant à tout ce qu'il avait appris.

— Diablement fort, de Bievron... Il a trouvé la meilleure façon de faire surveiller sa demeure... Un cambriolage? Je parierais qu'il l'a simulé lui-même... En tous cas, ce pauvre Ladon n'est pas près de trouver le coupable!... Et quelle excellente manière de l'occuper pendant que mon vicomte se livre à son petit trafic avec le père Yabok.

Il eut un mouvement d'impatience en conduisant sa voiture.

— Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien manigancer tous les deux?

A peine fut-il rentré chez lui que Nan-Dhuoc lui annonça :

— Coup de téléphone de M^{me} Lucile Desrousseaux...

— Hein?... Il y a longtemps?...

— Une heure à peu près, déclara le Jaune.

— Et que voulait-elle? Allons, parle, Nan-Dhuoc!

L'Annamite semblait embarrassé. Il se décida :

— Elle vouloir vous parler, tout de suite, tout de suite!... Très urgent... Elle semblait avoir beaucoup peur!...

Jack serra les dents, et, sans répondre un mot, ressortit en coup de vent, plongea littéralement dans son auto et démarra à toute allure.

— Elle est menacée par un danger!... songeait-il avec obstination.

CHAPITRE III

VISITE SUSPECTE

Les journées de juin sont longues et il ne faisait pas encore nuit, à huit heures, quand Jack stoppa

devant la maison de Lucile. Il grimpa vivement l'escalier et, sans prendre le temps de souffler, appuya longuement sur le bouton de la sonnerie.

Une voix demanda avec une sécheresse qui le surprit :

— Qui est là ? Que me voulez-vous ?

— C'est moi, mademoiselle... C'est Jack Desly...

Il entendit une exclamation de joie. Un verrou de sûreté fut tiré et il se trouva en présence de la jeune fille.

— Ah ! monsieur Desly, que je vous suis reconnaissante d'être venu si vite !... Si vous saviez ce qui m'arrive !

Elle referma soigneusement la porte derrière lui.

— Voyons, fit-il en s'efforçant de la rassurer, que se passe-t-il, ma chère amie ?

Il leur semblait à tous deux qu'ils se connaissaient déjà depuis longtemps. Lucile expliqua sur un ton plus aisé, tant la présence du jeune homme lui donnait de réconfort :

— Cet après-midi, pendant que je travaillais à ma machine, on a sonné. Je ne sais pourquoi, au lieu d'ouvrir comme je le fais toujours, j'ai agi comme pour vous à l'instant. J'ai questionné à travers la porte.

— Vous avez été fort bien inspirée...

— J'étais sous l'empire d'un sentiment bizarre. Au lieu de répondre directement, le personnage est resté silencieux. Il m'a semblé qu'il chuchotait à voix basse et j'ai compris qu'il y avait là deux hommes. Puis, une voix assez rogue, mais qui voulait se faire aimable, a prononcé :

— « C'est vous, mademoiselle Desrousseaux ? Ouvrez, j'ai à vous parler ! » Ma défiance s'est accrue... Depuis les événements de ce matin, j'éprouve une angoisse sourde. Je ne me sens pas en sécurité. C'est ridicule, n'est-ce pas, monsieur Desly ?

— Il faut être prudent, prononça Jack, qui ne voulait pas l'inquiéter, mais qui songeait qu'en effet, les choses se déroulaient avec une étrangeté qui donnait à réfléchir.

— J'ai demandé ce qu'on me voulait, reprit-elle,

mais on insistait pour que j'ouvris. A un moment donné, j'entendis un juron étouffé et un poing heurta la porte. Je pris véritablement peur, et pourtant je ne suis pas craintive, de mon naturel. Je répondis qu'il m'était impossible de recevoir quiconque et qu'on voulût bien m'écrire.

Jack écoutait avec attention.

— Le chuchotement recommença, dit la jeune fille. De nouveaux coups ébranlèrent le battant. On m'assurait que ce qu'on avait à me communiquer était très urgent et qu'il fallait ouvrir tout de suite.

— Que fîtes-vous?

Lucile Desrousseaux révéla :

— Je déclarai à mon visiteur que s'il continuait à insister, j'ouvrirais ma fenêtre toute grande et j'appellerais au secours!... J'entendis alors le bruit des pas des deux hommes qui s'éloignaient dans l'escalier. Quand je fus certaine qu'ils étaient partis, je descendis à mon tour, je vous téléphonai... Vous n'étiez pas là!... Ne sachant plus que faire, je remontai vivement et je m'enfermai... Quand je vous ai entendu, j'eus peur que ce ne fussent encore ces deux individus...

La jeune fille se tut et regarda Jack avec anxiété. Ce dernier réfléchissait assidûment.

— Quelle heure était-il, à peu près? demanda-t-il, après un silence assez long. Combien de temps ont-ils insisté derrière votre porte?

Lucile expliqua que le tout avait duré un quart d'heure environ. Elle avait dû appeler vers six heures et demi le numéro de Jack.

Il s'enferma de nouveau dans ses pensées.

— Oui, se dit-il mentalement, cela semble cadrer avec l'appel au père Yabok, parti de chez de Bievron.

Relevant la tête, il adressa un charmant sourire à la jeune fille; elle le lui rendit en lui tendant spontanément la main.

— Monsieur Desly, murmura-t-elle, j'éprouve une très grande confiance en vous. Que faut-il faire?

— D'abord dîner, dit-il gaiement. C'est curieux que j'apparaisse toujours au moment des repas! Nous déciderons à table, de la conduite à tenir. Il

est certain que des gens s'intéressent à vous pour des raisons tout à fait particulières...

La concierge qui vit passer ensemble les deux jeunes gens eut un geste de sympathie et un signe de tête amical.

— Il est gentil comme tout ce Monsieur qui vient chercher mamzelle Lucile... C'est bien de leur âge à tous les deux.

Il y avait longtemps qu'elle avait décrété en son for intérieur qu'il était dommage de voir une jolie créature comme M^{me} Desrousseaux sans amoureux. Ce qui se produisait actuellement était — dans son esprit — très conforme à la logique des événements humains.

Ils prirent la même table dans le petit restaurant coquet où ils avaient déjeuné à midi. Pendant que Lucile parcourait la carte, Jack admira les doigts fuselés qui tenaient la grande feuille de papier imprimé à la polycopie.

Il expliqua au dessert, après avoir soupesé les hypothèses :

— Vous allez rester bien sagement chez vous, demain, comme de coutume. Ne changez rien à votre façon de faire. La seule chose qu'il faudra surveiller est la question des visites. Traitez-les exactement comme aujourd'hui. Ne recevez personne qui n'ait donné des garanties de... comment dirai-je ? d'iaof-fensivité...

— Pourquoi ? monsieur Desly... Vous craignez vraiment que quelque chose soit dirigé contre moi ?

Bien sûr !... Mais Jack n'allait pas le dire. Il s'en serait voulu éternellement d'effrayer cette charmante petite. Il commença de peler une pomme d'un geste élégant :

— Non, dit-il, pas précisément... Mais il faut tout de même que vous soyez sur vos gardes. Si je savais exactement ce qu'on vous veut, je pourrais vous donner des indications infiniment plus précises ! Imaginons que nous nous trouvions à la surface d'un lince gelé, et qu'on nous ait dit que la croûte de glace est fragile. Nous avancerions avec précaution... Voilà toute l'affaire...

Lucile fronça son nez mutin.

— Oui, je comprends très bien... Mais il n'y a pas de raison pour que cela ne dure pas des jours et des jours! Que me veut-on?

Jack reposa son couteau à fruits et leva la tête.

— Je compte pouvoir vous dire quelque chose de plus précis demain soir... déclara-t-il.

— Ne croyez-vous pas que tout ceci tourne autour du tableau qui m'a été subtilisé par cet affreux vieillard?

— Peut-être, chère amie... Peut-être... Mais je vous le repète, je saurai demain soir... Ne me demandez pas comment je l'obtiendrai, je ne l'ai pas encore décidé moi-même... Mais comptez sur moi...

— Oh! de toutes mes forces!

Un silence s'établit durant lequel la jeune fille baissa les yeux, confuse de l'impulsion avec laquelle elle avait prononcé ces paroles. Jack sourit discrètement et tendit un étui à cigarettes.

Vers dix heures, la petite auto s'arrêta à l'extrémité de la rue où habitait Lucile. Les deux amis en émergèrent et Jack, arrivé devant la porte serra une dernière fois et longuement la main de M^{lle} Desrousseaux.

— Téléphonez-moi demain matin vers neuf heures, recommanda-t-il. Vous me direz si vous avez reçu quelque chose au courrier.

— Bonne nuit, dit-elle, pimpante, je suis entièrement rassurée maintenant...

Jack attendit que la porte se fût refermée sur Lucile avant de se décider à regagner son auto.

Il avait promis une solution pour le lendemain soir, mais il ne savait vraiment pas — il avait été très sincère en l'avouant — comment il agirait pour l'obtenir. Où était le tableau? Pourquoi continuait-on à relancer la jeune fille?...

— Un seul point d'acquis, songea le jeune homme. Il y a le père Yabok et Roger de Bievron dans l'affaire. Il y a même, incidemment, Arthème Ladon, qui est venu fourrer son nez en quart de brie chez le vicomte. Comme si tout n'était pas assez compliqué, déjà!

Mais Jack adorait les difficultés. Elles le fouettaient, il en ressentait une volupté spéciale.

Il rangea son auto au garage et rentra chez lui, l'esprit très lucide, avec même une pointe d'optimisme.

Nan-Dhuoc qui savait que son maître avait diné avec la jeune fille pensa que cette animation provenait de la présence de Lucile. Il ne se trompait pas de beaucoup.

Avant de se coucher, Jack précisa :

— Tu prendras bien soin de m'appeler au moindre coup de téléphone, je veux, tous, les prendre en personne... Compris, Nan-Dhuoc ?

— Oui, maître... Même si coup de téléphone, six heures du matin ?

— J'ai dit : le moindre appel, répéta majestueusement Desly.



Jack fut debout de bonne heure et il expédia vivement son petit déjeuner. Contrairement à ses habitudes, il était prêt à sortir au dernier coup de neuf heures, alors que d'ordinaire, il aimait à aller et venir en pyjama et en mules de cuir, jusqu'aux environs de midi.

Il alluma une cigarette.

L'énervement ne commença à l'envahir qu'après quarante-cinq minutes. Que faisait donc la jeune fille ? Pourquoi ne téléphonait-elle pas comme promis ?

A dix heures et quart, il se décida à commander à Nan-Dhuoc d'aller chercher la voiture.

Le trajet ne fut pas long. Jack avait recommandé à son domestique si Lucile appelait entre temps, d'expliquer qu'il arrivait.

Le jeune homme sonna d'une certaine manière, pour que M^{me} Desrousseaux reconnût sa visite. Ces petits faits, qui dénotaient le tempérament méthodique et prévoyant de Jack avaient été convenus la veille. Il ajouta une série de petits coups espacés, contre la porte.

Une minute s'écoula. Il recommença. Rien. Pas de réponse.

— Pas là? Sortie? se demanda le jeune homme.

Pour plus de certitude il redescendit s'informer auprès de la concierge. Celle-ci l'accueillit avec son large sourire.

— Non, m'sieur... Pas vu mamzelle Lucile encore... All' fait peut-être la grasse matinée?

Perplexe, Jack gravit l'escalier plus lentement. Après avoir recommencé ses signaux à la porte, il résolut d'agir.

Ce qu'il allait faire n'était pas sans risques moraux vis-à-vis de la jeune fille, mais il trouverait bien une explication à lui donner. Choissant un instrument nickelé dans une petite trousse qu'il portait toujours sur lui, il se mit en devoir de triompher de la serrure.

— Oh! Oh! marmonna-t-il.

Il venait de sentir avec sa délicatesse de toucher que le pêne avait dû subir une manipulation précédente du même genre. L'expérience lui permettait de décèler sans hésiter que ce n'était pas une clef qui avait fermé cette porte, à double tour.

Jack pénétra dans l'appartement et tout de suite, comprit.

— Inutile de m'attarder à la chercher... Elle n'est pas là!

Le lit n'avait pas été défait dans la chambre à coucher. Une chaise gisait sur le sol dans la pièce voisine. Un bibelot a terre, brisé en petits morceaux et tombé de la cheminée où d'autres objets étaient déplacés, lui permit d'imaginer ce qui s'était passé.

— Il y a eu lutte... Elle s'est défendue... Mais elle a été maîtrisée...

Il sortit et referma la porte avec soin. Jack ne tenait aucunement à ce que l'on vit qu'il était passé par là.

— C'est curieux, dit-il d'un air détaché, à la gardienne de la maison, elle a dû sortir tout de même, car on ne répond pas... Cela n'a pas d'importance, ajouta-t-il. Je lui enverrai un petit mot...

Il fit quelques pas comme pour s'éloigner et se ravisa.

— A propos, madame... Vuos vous souvenez de l'heure à laquelle M^{me} Lucile était rentrée hier?

— Ben oui... Elle a crié son nom un peu après dix heures...

— Et, reprit Jack, elle n'est pas sortie... Plus tard? La concierge montra un visage effaré.

— Mamzelle Lucile? Oh non... Elle est très rangée...

— Personne n'est sorti, peu après? insista Jack.

Elle eut un hochement de tête et marmotta quelque chose comme : « Ah, jalousie... jalousie!... » puis répliqua

— Il y a toujours des allées et venues, vous savez... On m'a demandé le cordon plusieurs fois jusque minuit...

Jack souleva son chapeau et quitta l'immeuble.

— La pauvre petite est visée, songea-t-il avec une colère sourde. On a dû s'introduire chez elle avec de fausses clefs pendant qu'elle dînait en ma compagnie. Et à son retour, elle aura été attaquée et enlevée. Ah, cette fois-ci je vais me fâcher pour tout de bon!

Une autre pensée lui vint pendant qu'il retournait à son domicile.

— M'a-t-on repéré également, par la même occasion?

Nan-Dhuoc vit son visage légèrement contracté et en conclut que le patron allait se mettre en chasse. Jack lui conta en quelques mots brefs la nouvelle tournure des événements.

En son for intérieur, Nan-Dhuoc trouvait infiniment plus sage de ne pas se mêler de cette affaire qui, selon lui n'avait ni queue ni tête, mais il savait qu'il ne fallait pas aller contre la volonté de Desly. Ce dernier venait de passer dans son cabinet de toilette.

Une demi-beure plus tard, un homme voûté, aux cheveux gris, portant lorgnon et vêtu comme un petit fonctionnaire apparaissait devant le Jaune. Sans sourciller, le domestique écouta les ordres.

— Je vais sortir d'ici, précisa Jeck Desly, par

l'immeuble voisin, à travers la cour. Tu m'attendras avec la voiture dans la rue parrallèle. J'ai besoin de toi.

Jack se fit déposer à proximité d'une ruelle sombre, dans la Cité et recommanda à Nan-Dhuoc le quai de la Seine, à deux enjambées.

Il s'achemina à petits pas vers une grande porte cochère qu'il franchit. Il atteignait un escalier tortueux qu'il commença à gravir en jouant avec soin le rôle qu'il s'était assigné.

CHAPITRE IV

UNE ÉMOTION POUR LE PÈRE YABOK

Le père Yabok hésita avant de faire introduire l'inconnu annoncé par l'unique employé, aux traits faméliques, qu'il possédait.

— Qu'est-ce que me veut cet homme, grommela-t-il. Une affaire importante? Personnelle?... Il n'a pas voulu donner son nom...

Cependant, ce n'était pas la première visite que l'usurier-receleur recevait dans de telles conditions. C'était même la règle quasi-obligatoire d'arriver aussi discrètement que possible, chez lui.

Seulement, d'habitude, l'employé connaissait les gens. Il les connaissait de vue, ou sous le nom d'emprunt qu'ils donnaient.

— Bah... Je verrai bien... décida le vieux bonhomme, en s'assurant de la présence d'un revolver à portée de la main, dans un tiroir.

L'instant d'après, l'inconnu était assis dans un fauteuil, en face de lui. Le regard aigu derrière ses lunettes à branches d'or, le père Yabok essayait, mais en vain, de mettre une étiquette sur ce personnage.

— Che vous égoute... prononça-t-il, avec son fort accent tudesque.

— Monsieur Yabok, je ne vous dirai pas mon nom et cela n'a qu'une importance secondaire. Nous

allons d'ailleurs nous entendre tout de suite... Du moins, je le pense... Je m'intéresse à un certain portrait de petite fille que vous avez récemment acheté chez une jeune fille du nom de Lucile Desrousseaux et je...

Le vieux bonhomme lâcha sa barbiche qu'il caressait d'un geste machinal pour placer ses deux mains sur son bureau et allonger la tête.

Il avait momentanément perdu son sang-froid, mais s'aperçut aussitôt de la faute commise, et réussit à grimacer une espèce de sourire.

— Che ne gomprens rien du tout... Un bortrait? Que ch'aurais achedé à une cheune fille? Non, che ne gomprens pas...

Evidemment, Jack s'attendait à cette manœuvre. Aussi n'en fut-il nullement étonné. Il se leva :

— Alors, excusez-moi, monsieur... C'est qu'on m'avait induit en erreur. Je ne veux pas vous faire perdre davantage de temps... Je vais retrouver la personne qui m'a donné le renseignement et...

— Attendez! Attendez! glapit Yabok.

Il avait été culbuté par cette offensive brusquée, mais il n'allait pas laisser repartir ce visiteur qui semblait connaître des choses apparemment assez inquiétantes. L'usurier tenait essentiellement à savoir où et comment le petit homme à lorgnon avait appris l'histoire de l'achat du portrait.

Il voulait aussi s'assurer qu'aucune indiscretion grave n'avait été commise, d'aventure, par les gens qui gravitaient autour de cette affaire, une affaire qu'on lui avait recommandé sur tous les tons de tenir aussi cachée que possible.

Jack qui avait, pour ainsi dire, minuté tous ses gestes et prévu les réactions de son vis-à-vis, comptait sur l'inquiétude de Yabok. A peine l'autre eût-il proféré son rappel, qu'il se rassit, mais en prenant soin d'entraîner son fauteuil près du bureau.

De l'endroit où il se trouvait maintenant, il pouvait voir les gestes du bonhomme. Il remarqua également le tiroir légèrement entr'ouvert. Une lueur rapide passa dans ses yeux.

— Monsieur Yabok, fit-il d'un air engageant, il

serait peut-être utile de vous assurer que votre employé ne peut entendre ce que nous avons à nous dire... Je vous assure que je suis fort bien au courant de quantité de choses, et je ne demande, ainsi que je vous l'ai dit dès mon entrée, qu'à tomber d'accord avec vous...

Automatiquement, le père Yabok se leva, fit le tour de son bureau et alla jusqu'à la porte capitonnée qui doublait le battant ordinaire entre la pièce où travaillait le sous-ordre et le cabinet de l'usurier. Il revint s'installer avec un grognement :

— On ne peut rien entendre, spécifia-t-il. Mais je continue à me demander où vous voulez en venir...

— C'est très simple, dit Jack. Je sais que vous avez porté le tableau au 45 de l'avenue de Villiers... Chez le vicomte Roger de Bievron, pour préciser... Mais ce n'est pas pour cela, en vérité, que je suis venu vous voir... Je...

Il s'interrompit et laissa échapper un éclat de rire moqueur.

— Non, fit-il, inutile de chercher votre revolver...

La main de Yabok venait de se glisser dans le tiroir. L'homme poussa une exclamation étranglée de fureur. Il n'avait senti que quelques paperasses. Par contre, en face de lui, le redoutable inconnu braquait une arme... La sienne!... Celle du père Yabok...

— Vous comprenez, poursuivit l'homme à l'orgnon, j'ai tenu à éviter les accidents... C'est très imprudent de manipuler des armes à feu... C'est pourquoi je vous avais envoyé vérifier la porte... Mais parfaitement, vous avez deviné... Pour m'approprier ce joujou que je savais trainer dans votre tiroir...

— Mais... qui... qui êtes-vous?

— Je suis enchanté de l'excellence de mon déguisement... Vous n'avez donc pas reconnu l'un de vos amis les plus empressés? Jack Desly, voyons...

La mâchoire du père Yabok s'agitait convulsivement, sans arrêt.

— Très rigolo ce mouvement de barbiche, assura Jack, en mettant l'arme en poche, mais en la gardant au poing à travers le tissu, à la mode américaine.

Il reprit paisiblement :

— Mon vieux Yabok, je suis désolé de vous donner des battements de cœur, mais c'est vous-même qui l'aurez voulu. Si le revolver n'avait pas été placé à ma portée, je ne l'aurais pas pris ! Allons, parlons et ne perdons plus de temps...

L'usurier continuait à jeter des regards affolés autour de lui. Il se savait complètement à la merci de Jack. D'ailleurs, le jeune homme précisa, avec flegme :

— Je pense que votre arme est munie d'un système destiné à étouffer la résonnance de la détonation... Ce qui, le cas échéant, me permettra de débarasser la société d'une vieille crapule... Oh, ne tremblez pas ainsi, je vous promets que si vous êtes bien gentil, bien obéissant je vous épargnerai...

— Si... si vous me tuez, vous ser... vous serez arrêté!...

— Moi?... Allons donc... C'est tellement facile de mettre en scène votre propre suicide, mon cher, mon délicieux ami... Et l'on pourra toujours perdre son temps à rechercher le mystérieux visiteur signalé par votre employé, au cas d'une enquête... Vous pensez bien que ce n'était pas pour autre chose que je m'étais donné la peine de me transformer... En venant ici, j'étais décidé à jouer mon grand atout !

Il s'interrompit, se rapprocha du vieillard et lentement tira l'arme de sa poche pour en appliquer le canon contre la tempe aux veines gonflées par l'agitation :

— Yabok... Tu vas me dire où a été conduite la jeune fille enlevée cette nuit... Sinon, je te le jure, je te brûle la cervelle...

— Grâce... râla le coquin, en s'efforçant de produire une clameur qui eût attiré son employé.

Mais Jack n'était pas un homme à duper si grossièrement. Il avait saisi au vol, un foulard crasseux qui traînait sur une pile de livres et l'enfonça dans la bouche du receleur. On n'entendit qu'un gargouillis étouffé suivi d'un accès de toux d'asthmatique.

— Bandit ! gronda Jack, les dents serrées.

Il bâillonna le père Yabok d'une manière plus

complète. Prenant une plume, il la trempa dans l'encrier et plaça l'objet oblong entre les doigts du père Yabok.

— Tiens... Ecris... Et un bon conseil, ne cherche pas à me tromper, ce serait la fin de tout... Je n'ai pas l'habitude de menacer, Yabok, mais je n'ai jamais aimé qu'on me résiste quand j'ai quelque chose en tête... Montre-toi docile, tu en retireras beaucoup plus d'avantages que d'inconvénients...

D'une main tremblante, le vieillard traça lentement des caractères sur le papier. Jack connaissait trop l'homme pour un capon de la pire espèce et ne douta pas un instant que sous l'empire de la terreur, Yabok ne révélât toute la vérité.

Il lut : «...Clichy-sous-Bois... Chemin de Coubron... Petit sentier à gauche... Maison isolée... »

— Ce n'est pas suffisant, articula-t-il. Allons... Trace-moi un plan... Et nous serons quittes... Tu me donnes le renseignement, je te laisse la vie sauve...

De plus en plus péniblement, le père Yabok s'exécuta. Il n'en pouvait plus, il étouffait. Jack s'empara du précieux document et le fourra en poche.

Il desserra le bâillon de manière à permettre un peu plus d'air. Le vieillard ne respirait par le nez qu'avec les plus grandes difficultés. Brusquement, il s'abattit en avant et s'effondra sur le bureau.

— Diable, murmura Jack, je ne voudrais pas avoir un crime sur la conscience!

Il n'avait jamais eu l'intention de tirer. Cela avait été un vaste bluff dont le succès l'avait empli d'aise, car si l'homme s'était entêté dans son refus de parler, Desly se serait trouvé dans l'embarras. Jack n'avait jamais tué, il avait horreur de verser le sang. Sa conscience était très large en ce qui concernait la propriété d'autrui, mais il considérait une vie humaine comme au-delà de ses droits.

— Le cœur bat toujours, se dit-il après examen, ce n'est qu'un étourdissement. Ça ne m'étonne pas... Il a été plutôt secoué!

Il enleva complètement le bâillon qui devenait inutile et, laissant le père Yabok affalé sur le meu-

ble, se dirigea vers la porte. Il l'entrouvrit et articula, comme s'il prenait congé :

— Je vous remercie, monsieur Yabok... C'est entendu...

Tout aussitôt, imitant merveilleusement l'intonation gutturale de l'usurier, il reprit, au bénéfice de l'employé dont il voyait le dos courbé sur sa besogne :

— Au refoir, monsieur... A pientôt...

La porte fut refermée, Jack traversa la pièce et disparut au dehors. Il avait gagné la partie qu'il était venu magistralement jouer dans le petit appartement sordide.

Maintenant, il se hâtait vers sa voiture.

— Vite!... A la maison!... ordonna-t-il à l'Annamite. J'ai énormément à faire... Les minutes valent des heures.

Il ne savait pas quelles seraient les réactions du père Yabok lorsque celui-ci serait revenu de son évanouissement, mais il valait mieux ne pas s'attarder à des considérations de ce genre et agir.

Dans la pièce au sol carrelé où continuait à faire courir sa plume sur les pages d'un registre l'employé de l'usurier, on n'entendait rien d'autre que le grincement par intermittence de l'acier sur le papier.

Une grande heure s'écoula ainsi. Puis le subordonné de Yabok descendit de la chaise-tabouret où il était perché et s'en vint frapper à la porte de son patron. Il avait quelques renseignements à lui demander. Ne recevant pas de réponse, il retourna à son travail.

Yabok avait expressément recommandé qu'on ne le dérangeât pas s'il ne commandait d'entrer, en pareil cas. Toutefois, l'employé savait que dix minutes ou un quart d'heure plus tard, il entendrait un piaillage aigu :

— Chosef!... Qu'est-ce que fous foutez, tout à l'heure?

Joseph constata que le patron tardait singulièrement à l'appeler et il osa quelque chose d'insulté.

Il entra délibérément dans le bureau. Et il resta sidéré.

Le père Yabok était toujours dans la même attitude.

Il faut reconnaître à la louange de Joseph qu'il ne perdit pas la tête. Il courut à la cuisine emplir une cuvette d'eau et revint avec le torchon qui servait d'essuie-mains. Après quelques aspersions vigoureuses, le vieillard revint à lui.

— *Ach...* Qu'est-ce qu'il y a?

— Mais... Mais patron, vous avez eu un malaise!

La mémoire revint d'un seul coup à Yabok et il grinça des dents. Il ne fallait pas que Joseph se doutât de quelque chose. Cet employé, c'était sa couverture, sa façade... Il représentait la partie sinon honnête, du moins à peu près légale de ses affaires.

— Foui, foui... Che suis très fatigué... Ch'ai eu un malaise, en effet... Che... Che vais rentrer chez moi, me reposer...

— Voulez-vous que je vous reconduise?

— Chamais de la fie!... Et le dravail, alors?

A ces mots, Joseph comprit que le patron avait recouvré tout son équilibre mental, et il retourna à ses registres. Le père Yabok, avec de sourds grognements, s'affaira pour partir.

Ce n'était pas chez lui qu'il avait l'intention de se rendre. Non, il fallait courir au plus vite à Clichy-sous-Bois; il fallait prévenir la bande qui séquestrait la jeune fille!

De même que Jack Desly, il savait que tout n'était qu'une question de rapidité. Il ne doutait pas que l'audacieux gentleman-cambrioleur ne fût en route déjà.

CHAPITRE V

JOURNÉE MOUVEMENTÉE

Lucile Desrousseaux était assise dans une pièce étroite, sur un petit lit de fer. La fenêtre était grande

ouverte, mais les volets maintenus par un cadenas. Les rayons d'un gai soleil filtraient par les interstices et formaient une série de raies lumineuses sur le plancher. Elle restait immobile, le regard vide.

Tout se mêlait en un tohu-bohu total, dans sa tête. Son enlèvement, l'application d'un tampon imbibé de chloroforme sous ses narines, puis son réveil dans cet endroit.

— Où suis-je? Que me veut-on?...

Elle n'était pas ligotée. On ne l'avait pas, non plus, mise hors d'état de crier. Mais dès le premier appel qu'elle avait poussé, un homme au visage taré était apparu, une matraque de caoutchouc à la main. Elle s'était tue, interdite.

— Si tu gu...les encore, je te mettrai à la raison! Compris, la donzelle? Faut la boucler...

— Bandit!... Misérable!

— Oh! tu peux me baptiser, ça ne me gêne pas... Mais j'ai ordre de te faire tenir tranquille, et je te promets que tu obéiras...

Quelques instants plus tard, il revint avec un plateau chargé de quelques aliments qu'il déposa devant elle. Mais Lucile n'y avait pas touché. Elle n'avait pas faim. Elle avait le cœur et l'estomac serrés de façon atroce.

La matinée s'acheva. L'après-midi fut entamée. Lucile restait seule, abandonnée à ses pensées amères. Elle avait compris qu'on ne lui ferait aucun mal, si elle ne cherchait pas à appeler du secours.

Un sourire triste effleura ses lèvres :

— Qui peut m'aider? Seul Jack Desly en serait capable... Mais il ignore ce que je suis devenue... Que doit-il penser? Je devais lui téléphoner...

Le plus angoissant était qu'elle ne comprenait pas pourquoi l'on s'acharnait contre elle.

Elle fut envahie d'une subite résignation.

— Attendre... murmura-t-elle. Il faut attendre...

Elle entendait des oiseaux pépier dans des arbres proches. Ils étaient libres, ils jouissaient d'air pur, de lumière, de soleil. La pièce dans laquelle se trouvait Lucile devait être au rez-de-chaussée car elle percevait des frôlements et des bruits vagues de

conversations étouffées, à travers une frêle cloison. Il ne lui semblait pas qu'on montât un escalier quelconque pour venir jusqu'à elle.

Cette impression fut confirmée par un bruit de pas pesants sur du gravier au dehors, juste devant sa fenêtre. Une tentation immense de crier la secoua, mais elle se contint. Elle se répéta qu'il fallait attendre. Peut-être à force de docilité, parviendrait-elle à produire un relâchement de surveillance?

Maintenant, c'était un grondement de moteur qui venait jusqu'à elle. Une portière claqua. Il y eut des exclamations, des jurons, puis tout rentra dans l'ordre. Les gens qui parlaient se trouvaient d'un autre côté.

Elle revint s'asseoir sur le lit et soupira profondément.

L'animation dont elle venait de recevoir quelques échos avait été provoquée par une arrivée inattendue.

L'homme qu'elle avait vu n'était pas seul à garder Lucile. Ils se trouvaient au nombre de deux, dans la cuisine minuscule. Les deux qui lui avaient rendu la première visite — infructueuse — et qui avaient pris leur revanche, peu après.

Des subalternes aux ordres d'un chef dont ils suivaient aveuglément les directives, et dont ils ne cherchaient pas à comprendre les intentions, du moment qu'ils étaient grassement payés.

C'était ce chef qui avait lancé Yabok sur l'affaire du portrait. Les deux acolytes connaissaient également l'usurier et savaient qu'il était de connivence avec celui qui commandait.

Et c'était précisément le père Yabok qui venait d'apparaître, l'air essoufflé, parlant plus mal que jamais.

— Les amis... Il y a danger... On est sur la piste de la prisonnière... Je suis là pour vous prévenir! Alerte!

— Nom de D...! jura l'un des hommes, ça se complique! Qu'est-ce qu'on va faire?

Le père Yabok se laissa tomber sur un tabouret

et tira un large mouchoir à carreaux pour s'éponger le front.

— Je vais emmener la jeune fille, expliqua-t-il. J'ai une voiture de louage... C'est d'accord avec le patron. Je lui ai fait savoir ce qui se passait...

— Et où va-t-on la mettre?... Faudra l'embarquer comme un colis... Elie se débatta...

Le vieillard montra ses dents jaunies.

— Ça, j'en fais mon affaire... Où est-elle?...

— Dans la pièce à l'autre bout... Mais ça ne devient plus drôle du tout cette affaire-là! On va tous se faire coffrer...

Le père Yabok se dirigea vers la chambre où Lucile, les nerfs tendus, comprenait qu'il allait se passer quelque chose, car elle entendait les pas dans le couloir, ainsi que l'échange de répliques.

La porte s'ouvrit, le vieillard apparut devant elle. Avec une exclamation de dégoût, elle recula jusqu'au fond.

— Allons, allons, ma belle... Ne soyez pas si sauvage... Venez ici, le père Yabok a quelque chose à vous dire...

L'usurier se retourna vers les deux gredins et leur fit un clin d'œil, ajoutant :

— Laissez-nous seuls, une minute... Je vais la convaincre...

Les geôliers s'entre-regardèrent et partirent d'un grossier éclat de rire. Ils se frappèrent bruyamment les cuisses :

— Tu parles d'un séducteur!... Vous fâchez pas, père Yabok, mais si vous arrivez à la rendre docile, on paye des guignes!

A peine les deux hommes s'étaient-ils éloignés que le vieil homme bondit en avant avec une souplesse incroyable et se trouva près de la jeune fille. Celle-ci s'apprêtait à le repousser violemment, mais elle resta paralysée de surprise.

Cette voix!... Non, était-ce possible?

— Lucile, avait prononcé distinctement le père Yabok, ne craignez rien... C'est moi... *Jack Desly!*... Je suis venu vous délivrer... Ne vous étonnez pas, ne perdons pas de temps... Ma voiture est dehors...

J'ai Nan-Dhuoc au volant... Oui, mon domestique jaune...

Elle le regardait, cherchant à retrouver les traits fins et séduisants sous ce masque hideux. Il eut un rire juvénile, le rire qu'elle connaissait et qui devenait extraordinaire dans la face flétrie.

— Oui, je ne suis pas beau, dit-il. Mais il a bien fallu m'accouttrer ainsi. Je n'avais pas le choix...

Lucile répéta ce qu'elle avait déjà dit :

— J'ai confiance en vous...

Il expliqua vivement :

— Prenez un air terrorisé... Vous êtes censée vous trouver sous une influence maléfique... Ne riez pas, surtout !

Cette dernière recommandation n'était pas inutile. Lucile, heureuse et rassurée par la présence de son protecteur, pouvait se laisser aller à une manifestation de gaieté.

Ils sortirent de la pièce. Le faux Yabok marchait devant.

— Foilà ! cria-t-il pour appeler les deux gredins, c'est fait !

Ils accoururent. L'attitude humble et soumise de la jeune fille les stupéfia. Ce vieillard était diabolique. Ils ne comprenaient pas comment il avait pu convaincre la prisonnière, mais le résultat était là, ils ne pouvaient le nier.

— Restez dans la maison, recommanda Jack, et attendez les ordres. Au cas où l'on viendrait perquisitionner vous ne savez rien, vous n'êtes pas au courant de tout ce qu'on pourrait vous demander...

Jack conduisit Lucile au dehors. Sa voiture se trouvait à l'extrémité du sentier. Encore une minute et l'enlèvement serait accompli.

Tout s'était bien passé jusqu'à présent.

Pendant ce temps, le taxi qui amenait le véritable Yabok stoppait sur la route nationale de Meaux et le bonhomme réglait le chauffeur. Il ne se souciait pas de laisser deviner ses intentions, et s'en retournerait par le train. Le principal avait été de rallier Clichy-sous-Bois le plus rapidement possible.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et s'engagea

sur le chemin secondaire qui devait le mener à l'endroit de la petite maison.

Le vieillard se hâtait. Il espérait encore être arrivé à temps. Rien n'indiquait une animation quelconque. Si, pourtant, un bruit de voix confus, au loin... Serait-ce que?... Il se mit à courir aussi vite que ses jambes usées le lui permettaient.

Tout à coup, il trébucha. Et puis plus rien...

Lorsque Jack ouvrit la portière de son auto pour permettre à Lucile de s'installer, il eut un soubresaut. Nan-Dhuoc, dont les lèvres se plissaient dans un sourire terrible, articula :

— Oui... Moi voir père Yabok arriver... Moi comprendre lui très ennuyeux pour combinaison... Deux père Yabok en même temps pas possible... Alors, moi attendre lui, derrière la haie... Petit coup de jiu-jitsu... Très facile...

On voyait, affalé sur les coussins, l'usurier qui paraissait profondément dormir. Il n'avait décidément pas de chance, ce jour-là!...

La présence d'esprit de l'Annamite avait sauvé Jack d'une situation qui aurait été critique, deux minutes plus tard. Qu'aurait-il fait en voyant surgir le vieillard dont il avait lui-même pris l'apparence?

— Décampons, murmura-t-il. Il est grand temps...

Les deux bandits pouvaient apparaître. Déjà, ils trouvaient étrange que celui qu'ils avaient pris pour le père Yabok leur eût ordonné de rester là, alors que la plus élémentaire prudence commandait de prendre le large sans attendre une arrivée inopportune.

Jack ne tenait aucunement à courir le risque de les retrouver sur sa route. Et c'était pour cela qu'il avait insisté pour que les complices ne bougeassent pas.

Lucile s'installa à côté de Nan-Dhuoc, tandis que le faux Yabok s'asseyait à côté du vrai. On eût dit deux frères jumeaux! Pour le moment la victime du Jaune était toujours sans connaissance. La clef de jiu-jitsu qui lui avait été appliquée garantissait un sommeil prolongé.

— Où aller, maître? articula Nan-Dhuoc.

— D'abord, passer à la maison où nous laisserons M^{me} Lucile...

La jeune fille eut un petit frémissement.

— J'ai hâte, monsieur Desly, de vous voir sous votre véritable apparence...

Il répondit paisiblement :

— Votre vœu sera exaucé dès ce soir, chère mademoiselle... Pour le moment, il est indispensable que je reste l'affreux bonhomme que j'incarne...

Il attendit dans la voiture pendant que l'Annamite précédait la jeune fille dans le coquet appartement où elle serait en sûreté.

— Maintenant, commanda Jack, mettons le cap sur le domicile du père Yabok... C'est-à-dire sur la maison où il abrite son officine de *bedides* affaires!...

Il était près de six heures quand Joseph vit apparaître le bonhomme qui l'avait quitté au début de l'après-midi.

— Vous voici de retour, patron?

— Foui!... Vous pouvez disposer... J'ai à travailler...

L'employé ne se le fit pas dire deux fois. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait eu l'aubaine de partir à une heure convenable. Pour sûr, le père Yabok devait à nouveau avoir la cervelle dérangée.

Dès que la porte se fut refermée, Jack — car c'était toujours lui, cela va sans dire — se mit à fureter dans le bureau de l'usurier. Il avait pris soin de se munir des clefs trouvées dans les poches de son prisonnier, lequel était encore dans la voiture sous la garde du domestique.

Méthodiquement, le gentleman-cambrioleur ouvrit les meubles et le grand coffre métallique dans lesquels il pensait trouver des documents intéressants.

Une exclamation étouffée.

— Le tableau!... Le portrait... Il était ici...

Jack venait de trouver l'objet dont la possession était d'une si grande importance pour nombre de gens. La toile avait été déclouée des baguettes de bois et roulée sur elle-même, enfouie dans un tiroir.

A côté, un dossier qu'il entr'ouvrit et qui lui fit émettre un sifflement de satisfaction.

Il le parcourut avec rapidité et le referma.

— Bon. Tout ceci est à examiner en détail... Il y a beaucoup de choses que je comprends, maintenant.

Le téléphone se mit à sonner. Il décrocha aussitôt.

— Allo, fit une voix sourde, c'est toi, Yabok?

— Oui... Qui est à l'appareil?

— Avenue de Villiers... Tu saisis, je pense?

— Oh! très bien... très bien... Et alors, quoi de nouveau?

— J'ai à te parler... Je serai là dans une heure...

Jack répondit vivement, sans cesser un seul instant d'imiter la voix de l'homme qu'il représentait :

— Non... Impossible... Je viendrai moi-même.

Une hésitation au bout du fil. Puis la réponse vint :

— Entendu... A sept heures... A l'entrée de service...

Jack remit le récepteur en place. Tout se présentait à merveille. Il allait pénétrer chez l'ennemi et connaître les derniers détails de ce qu'il recherchait.

Aidé de Nan-Dhuoc, il profita d'un moment où la rue était déserte pour transporter le bonhomme qui dormait dans la voiture, jusqu'au bureau du premier étage.

Cela se passa très vite et sans encombre.

Maintenant, le père Yabok, assis dans son fauteuil, pouvait se réveiller. Il se demanderait ce que tout cela signifiait, mais Jack n'en avait cure!...

Avant de partir, ce dernier prit soin de sectionner les fils téléphoniques. Il fallait prévoir la possibilité d'un nouvel appel du dehors. Et ç'eût été extrêmement fâcheux.

CHAPITRE VI

UN ÉCUEIL DANGEREUX

Depuis que l'inspecteur Arthème Ladon avait découvert que Jack Desly semblait être en termes fort amicaux avec Roger de Bievron, il n'avait cessé de ruminer.

L'étrange combriolage dont le vicomte s'était trouvé la victime lui paraissait bien dans la note des exploits habituels de son éternel ennemi.

— Un et un font deux... Deux et deux font quatre...

Ce calcul, d'une justesse irréfutable et dont les plus grands génies es mathématiques n'auraient pu modifier les données, signifiait que c'était du côté de Jack Desly que Ladon devait diriger ses efforts.

Roger de Bievron venait de partir à la mer et avait emmené la plupart de ses domestiques. Le maître d'hôtel était à peu près seul dans l'hôtel particulier.

— Ce qui laisse à présumer que Desly fera une nouvelle tentative sous peu, se dit encore l'inspecteur.

Car, dans son esprit, si Jack était resté à Paris, c'était pour préparer un coup fructueux.

Le vol, jusqu'à présent, se résumait en la disparition d'une grande poche de cuir, genre serviette, contenant des documents et des titres. Jack Desly — toujours d'après Ladon — ne s'en tiendrait pas là et reviendrait à la charge.

Surveiller ses allées et venues? Inutile. Arthème Ladon, après d'innombrables expériences à ce sujet, avait compris que le jeune homme filerait toujours, comme une anguille, entre les doigts des policiers postés en sentinelles.

Cela compliquait beaucoup la situation, mais Arthème Ladon ne se décourageait pas. Il se fiait à sa chance. Celle-ci ne l'avait pas énormément servi,

mais quoi, la roue tourne et un jour viendrait où l'inspecteur prendrait sa revanche de tous les déboires accumulés.

Après avoir conféré avec le maître d'hôtel de M. de Bievron, *Môssieu Ernest*, Ladon avait établi une sorte de surveillance permanente de l'endroit.

— Au moindre signe suspect, au moindre changement d'aspect des choses, téléphonez-moi et j'accours... Je crois que nous avons affaire à un voleur redoutablement adroit avec qui j'ai déjà eu maille à partir et il faut ouvrir l'œil pour le pincer!

Ladon n'avait pas parlé de Jack Desly. Il ne le pouvait pas. On ne doit jamais citer de noms sans preuves, et puis, le policier était d'un naturel discret. Il ne faisait pas de confidences.

M. Ernest accepta toutes ces instructions avec une docilité exemplaire et promit de faire pour le mieux.

L'inspecteur était parti depuis deux heures, environ, quand le maître d'hôtel entendit sonner à la porte réservée aux domestiques et aux fournisseurs. Il se dirigea vers l'office à pas précipités, qui contrastaient avec son allure solennelle que tout le monde connaissait.

Le sourire grimaçant du père Yabok lui apparut sur le seuil.

— M. le figomte de Piefron, s'il vous plaît?

Ernest eut un mouvement de surprise immédiatement réprimé.

— Monsieur le vicomte?... Mais il est parti... Il est à Deauville depuis ce matin...

Au tour de Jack Desly de manifester de l'étonnement.

— Vous êtes sûr? dit-il. Ce n'est pas possible...

Jack ignorait ce détail. Mais pourtant... le coup de téléphone?

M. Ernest, immobile, le considérait d'un œil scrutateur.

Le pseudo Yabok reprit :

— Il m'a téléphoné... Il m'a donné rendez-vous.

— Ici?... Pour aujourd'hui?

— Foui... Foui... Ce soir, à sept heures...

M. Ernest eut un mouvement pour signifier son incompréhension. Puis il hasarda :

— Peut-être M. le vicomte est-il revenu à Paris sans que je le sache?... Il ne m'a pas donné signe de vie... En tous cas, puisque vous avez rendez-vous, entrez, monsieur, vous allez l'attendre.

Jack remarqua qu'on le faisait entrer directement dans le bureau. Le maître d'hôtel referma soigneusement la porte derrière lui et se retourna avec brusquerie. Il avait un air farouche, son regard luisait sinistrement. Dans sa main droite, on voyait un revolver.

— Allons, gronda-t-il haineusement... Tu es pris!...

Jack ne fit aucun mouvement. Il ne comprenait pas ce qui avait pu se passer. Mais il ne perdit nullement la tête.

Au contraire, il fit preuve d'un sang-froid merveilleux. Il continua de jouer son rôle.

Il se mit à flageoler sur ses jambes, il manifesta la terreur la plus intense, il agita les mains, il se laissa finalement aller dans un fauteuil.

— Pas de simagrées, poursuivit le maître d'hôtel, je sais que tu n'es pas le père Yabok!...

— Moi? Moi?... Mais vous êtes fou!...

— Tu ne vas pas me faire croire que... Eh là!... Les mains en l'air ou je te loge une balle dans la peau!...

Ce commandement avait été provoqué par un geste de Desly qui avait décroché le récepteur téléphonique.

— Inutile d'appeler au secours! poursuivit M. Ernest. Nous sommes seuls tous les deux... Tu vas me dire qui tu es, et ce que tu es venu faire ici...

Jack avait reposé l'appareil, tant bien que mal, sur ses crochets et s'était réfugié, toujours simulant un homme terrorisé, à l'autre extrémité de la pièce.

Il se mit à piailler :

— Ne me tuez pas!... Ne me tuez pas... Puisque je vous dis que je suis le père Yabok... Vous ne me connaissez pas! Pourquoi me menacez-vous de votre revolver, monsieur le maître d'hôtel?

L'homme partit d'un ricanement qui allait *crescendo* :

— Non, s'exclama-t-il, c'est comique!... Mais tu ne comprends donc pas, imbécile, que tu t'es vendu en entrant?

Il articula en appuyant sur les mots :

— Tu as demandé à parler à mon maître, le vicomte de Bievron? Idiot, pauvre gaffeur!... Tu imagines que le vicomte fréquente des gens comme le père Yabok?...

Jack se taisait. Une lumière éclatante venait d'apparaître dans son esprit.

— Il a raison, se dit-il. Je suis un idiot et un pauvre gaffeur!... J'aurais dû y penser... Cela n'a jamais été ce brave Roger de Bievron qui a manigancé l'affaire...

Le maître d'hôtel se rapprocha, le revolver toujours braqué :

— Vas-tu me dire ce que tu sais?... Vas-tu parler, oui ou non!

— Je... je... ne... ne... sais rien, je ne comprends pas...

— Ah! tu ne comprends pas! Hé bien, moi, je vais te faire comprendre!

Jack savait que l'homme ne tirerait qu'à la dernière extrémité. Une balle est vite perdue, et les dégâts qui pouvaient être causés dans cette pièce, susciteraient des questions embarrassantes de la part du patron de ce domestique félon.

Il joua son va-tout.

Sans que l'autre s'y attendit, il se jeta en avant, par terre, de tout son long, dans l'espoir de lui saisir les chevilles et le faire basculer, dans une prise comme un plaquage de rugby.

Mais au moment où il s'élançait, il se prit le pied dans l'épais tapis qu'il avait relevé sans le vouloir et manqua de peu son but. Le maître d'hôtel, avec une agilité extraordinaire pour sa corpulence, eut le temps de sauter de côté. Au passage, il asséna un coup de crosse sur la nuque de son adversaire.

Étourdi sous le choc, Jack resta inanimé un très court instant. Mais cela suffit pour que le gros

homme se trouvât sur lui, l'écrasant de sa masse pesante.

— Ah! sal..d!... grondait l'homme. Ah! tu as voulu m'avoir!

Jack se sentit étouffer sous le poids. Il reçut un nouveau coup encore plus violent que le premier. Malgré sa grande vigueur, il eut un commencement de désespoir. Des lueurs passaient devant ses yeux, il sentait que tout tournait autour de lui.

Le maître d'hôtel lui ligota les poignets, puis les chevilles avec une cordelette qu'il venait de prendre dans sa poche.

— Depuis que je t'ai vu entrer, grommela-t-il, j'avais l'impression qu'il y avait quelque chose de pas clair... Alors, c'est toi qui avais pris ma communication téléphonique chez le père Yabok? Hein, réponds, ou je t'assomme complètement...

— Non... Ce n'est pas moi, dit Jack d'une voix neutre.

— Comment es-tu renseigné, alors?

— Je... j'ai surpris la conversation... J'étais caché chez lui...

Le gros homme souffla bruyamment.

— Et lui... Où est-il?

— Chez lui également... Dans son bureau...

Graduellement, un espoir s'infiltrait chez Jack. Il sentait que chaque minute qui s'écoulait permettait au temps de travailler pour lui. Il avait une intuition que plus il ferait durer cette conversation, plus il se rapprocherait d'une solution qui lui permettrait de recouvrer sa liberté.

Il escomptait le réflexe qui suggérerait à l'autre de se servir du téléphone. Il ne se trompait pas. Ernest, sans quitter Jack du regard, composa le numéro du père Yabok.

Pas de réponse... Bien sûr, les fils étaient coupés, là-bas. Mais avant que le maître d'hôtel se rendit compte que son appel était inutile, ce serait une nouvelle minute, et même plusieurs, de gagnées.

Ernest poussa finalement un rugissement de fureur. Les yeux exorbités il se rua sur son prisonnier

et, le soulevant comme il l'eut fait d'un mannequin, il le jeta à la volée dans la pièce.

Jack se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas exhaler une plainte. Il se contenta de fermer les yeux, puis de les rouvrir avec calme. Dans la secousse, sa perruque s'était déplacée et le bandit s'en aperçut.

— Ah! Ah!... Des cheveux blonds, ondulés?... Ah! mais, attends... Je vais bien voir qui tu es!...

Jack le vit quitter la pièce. Ernest se rendait dans la cuisine pour en rapporter une cuvette, du savon et une serviette. En cours de route, il changea d'idée :

— Non... Pas de traces révélatrices dans le cabinet de travail...

Il tourna vers le hall et grimpa quatre à quatre jusqu'au premier étage. Les salles de bain, parbleu...

Il ouvrit les robinets. Eau chaude, eau froide, de quoi composer le nécessaire pour décoller la fausse barbe, effacer le maquillage.

— Tout est prêt... marmonna-t-il.

Il allait maintenant empoigner son prisonnier et le monter jusque là. Et en avant le grand débarbouillage.

L'absence d'Ernest n'avait pas duré cinq minutes, au grand maximum. Pourtant, quand il rentra dans le bureau du vicomte, il resta interloqué. Il se demanda s'il n'était pas sous l'empire d'une hallucination subite.

Celui qu'il avait laissé allongé sur le sol et ligoté étroitement avait disparu!...

Ernest pivota sur lui-même, comme s'il cherchait à comprendre par quel sortilège, à travers quelle paroi l'homme avait passé.

Mais nulle trace, nul indice. La grande porte-fenêtre qui donnait sur un balcon était exactement dans le même état que lorsqu'il était sorti. Ernest l'ouvrit d'un mouvement furieux.

Il se pencha au dehors. Rien que les grands arbres du parc.

Au loin, un bruit de moteur d'auto. C'était tout,

CHAPITRE VII

REDRESSEMENT DE SITUATION

Nan-Dhuoc, malgré son impassibilité de race, arborait un heureux sourire. Son maître, avant de se jeter dans la voiture, lui avait longuement pressé les deux mains.

— Merci, articula Jack Desly, sans rien ajouter.

Mais dans ce simple mot il y avait une infinité de choses.

Le Jaune avait surgi à la seconde même où il le fallait. Son irruption s'était faite avec une merveilleuse précision. Elle était le résultat d'un tout petit fait, mais qu'il avait su exploiter au maximum.

Lorsque Jack avait instinctivement décroché le récepteur de l'appareil dans le cabinet de travail où l'avait fait entrer le maître d'hôtel, il l'avait reposé en équilibre instable, de telle sorte que le téléphone se trouvait en communication avec le central.

S'il s'était agi d'un appareil ordinaire, cette situation aurait provoqué l'intervention d'une téléphoniste devant laquelle, sur le grand tableau de son secteur, il y aurait eu une lumière d'appel.

Mais comme il s'agissait d'un automatique, rien ne s'était produit pour le moment. Toutefois, Nan-Dhuoc ayant eu l'idée de se mettre en rapports avec l'hôtel particulier du vicomte de Bievron, il s'était empressé de composer le numéro et le résultat avait été le suivant :

Au lieu d'une sonnerie, il avait obtenu immédiatement la communication, puisque le récepteur était virtuellement en suspension, donc décroché. Et il avait entendu la conversation avec le pseudo Yabok et le maître d'hôtel.

Rien ne lui avait échappé. Dès les premiers mots, il s'était rendu compte de la situation critique dans laquelle se trouvait son maître. Il n'avait pas perdu une minute.

Pendant que se déroulait la scène qui devait se terminer par la mise hors de combat de Jack, il roulait à toute allure vers l'hôtel de l'avenue de Villiers.

Il savait que la maison était vide. Les paroles sinistres retentissaient obstinément à son oreille :

— Inutile d'appeler au secours! Nous sommes seuls tous les deux!

Farouchement, il pensait :

— Nous serons trois dans quelques instants...

Il savait que le bâtiment était prolongé d'un mur, le mur du petit parc. L'auto rangée dans une rue tranquille, il avait escaladé l'obstacle sans hésiter et s'était glissé sous les arbres.

Grimper le long d'une gouttière avec son agilité simiesque n'avait été qu'un jeu. Il avait atteint le balcon, lorsqu'il se baissa brusquement. Les voix provenaient de l'autre côté, à l'intérieur de la pièce.

Patiemment, il guetta le moment propice. Après avoir tâté de la main les deux battants, il avait reconnu que la fenêtre n'était pas fermée à fond.

Il lui suffirait de donner une poussée brusque. Puis il se jetterait sur l'ennemi.

Le silence soudain lui fit se hausser avec précaution.

Jack Desly était seul. Son agresseur avait momentanément quitté le cabinet de travail.

Alors ce fut un prodige de rapidité.

Nan-Dhuoc pénétra. En quelques coups de canif il trancha les liens de son maître. Il le souleva, le frictionna avec énergie. Déjà, toute la souplesse de Jack lui était revenue.

Sans mot dire, le Jaune montra la fenêtre.

— Oui, souffla Desly. Je peux la descendre...

Il s'agrippa à la corniche après avoir enjambé la balustrade du balcon. Nan-Dhuoc couvrait sa retraite. Ce ne fut que lorsqu'il vit Jack en bas, qu'il se laissa glisser à son tour.

Et maintenant, ils retournaient vers Lucile.

— La pauvre petite doit se morfondre! murmura Desly.

Elle poussa un cri de joie en entendant le retour

de ses deux protecteurs. Enfin!... Elle ne savait plus que penser.

Le premier soin de Jack fut de s'enfermer dans sa salle de bains. Il avait hâte de se débarrasser de l'odieuse défroque.

Quand il apparut dans le studio, il eut un sourire.

— Ce brave Nan-Dhuoc, tout de même... Il pense à tout, murmura-t-il.

Une table était dressée, couverte de cristaux. Le Jaune avait même placé une gerbe dans un vase, à proximité sur un élégant piédestal.

Galamment, Jack prit une fleur et la tendit à Lucile, dont il baisa le bout des doigts.

— Nous allons dîner, chère amie... Vous devez mourir de faim...

Une détonation éclata. Elle poussa un petit cri aigu.

— Ne craignez rien, dit-il. C'est Nan-Dhuoc qui débouche une bouteille de champagne...

Le domestique qui se trouvait derrière elle remplit les coupes apportées sur un plateau. Lucile eut un geste charmant :

— Il mérite bien de trinquer avec nous, dit-elle.

Et Nan-Dhuoc s'inclina dans un style impeccable. Le vin blond et pétillant était glacé à souhait.

Jack regarda l'heure à sa montre-bracelet.

— J'imagine, mademoiselle Desrousseaux... commença-t-il.

Le regard ému, la jeune fille lui posa une main sur le bras.

— Si... si vous m'appeliez Lucile? murmura-t-elle, et tout de suite confuse de cette audace, elle rougit.

Nan-Dhuoc s'était discrètement éclipsé. Jack regarda longuement le fin visage sous les cheveux blonds. Il se pencha, et sans qu'aucun des deux ne sût comment cela s'était fait, tant l'enchaînement des choses avait été naturel, leurs lèvres se joignirent en un doux baiser.

— Lucile... dit-il, il faut que vous retourniez chez vous...

Elle comprima les battements de son cœur. Jack

se montrait délicat jusqu'au bout. Il ne cherchait pas à profiter du bouleversement délicieux qui s'était emparé d'elle.

La voix du jeune homme la tira de sa rêverie.

— Je vais vous accompagner, dit-il, et vous pourrez dormir sans crainte, cette fois. Vous devez avoir besoin de repos...

Elle s'endormit déjà dans l'auto qui la ramenait... Jack ne la quitta que lorsqu'il se fut assuré que tout était en ordre dans le petit logement.

Il ne lui dit pas que lui-même n'était pas près de se coucher. Il s'était assigné une grosse besogne pour la soirée et la nuit.

La portière claqua. Nan-Dhuoc demanda avec flegme :

— Où aller, maintenant, maître?

— Nous prenons la route de Clichy-sous-Bois... Il y a un petit compte à régler avec deux lascars, là-bas...

Cette fois c'était Jack qui tenait le volant, et la voiture roula à un train d'enfer.

Jack donnait, par petites phrases courtes, le plan d'action qu'il comptait employer. Nan-Dhuoc ponctuait par des « Oui, maître » fort réguliers. Une association de premier ordre.

Les deux bandits jouaient aux cartes dans la petite cuisine. De temps à autre, ils prêtaient l'oreille. Puis ils reprenaient leur partie. Ils attendaient le retour du père Yabok.

— Tu es sûr, dit subitement le premier, qu'il doit revenir?

— Mais puisque je te le dis!... Il est venu chercher la même parce qu'on craignait la police... Mais puisqu'il n'y a pas eu de grabuge, c'est qu'il doit la ramener ce soir... Voilà ce que je comprends, moi!

Une demi-heure s'écoula sans changement.

Tout à coup, l'un d'eux prêta l'oreille.

— On dirait une auto... murmura-t-il.

Un instant plus tard, des coups ébranlèrent la porte.

— Ah, je te l'avais dit... C'est lui!

On entendait en effet, la voix rauque et l'accent du vieillard.

— Je vais voir... déclara le plus décidé, non sans se munir de sa matraque.

Savait-on jamais?...

Il sortit sur le petit perron et clignota des yeux. Ah, oui, là-bas, des formes... Il fit quelques pas.

Et quelque chose lui tomba sur le dos. Un léopard?... Oui, un léopard humain. Nan-Dhuoc n'avait pas perdu de temps. Il y eut une espèce de « couic! » étouffé, puis plus rien.

— Qu'est-ce qu'il fabrique, Julot? grogna le deuxième bandit, dans la cuisine.

Il se leva pesamment.

— Ohé, Julot!... appela-t-il.

Il n'eut pas besoin de crier deux fois.

Ce ne fut que lorsqu'il fut assis de force sur une chaise, les mains liées derrière le dos et qu'il se trouva devant deux personnages résolus — l'un au visage juvénile et séduisant, l'autre à la face jaune et plate d'Asiatique — qu'il comprit que quelque chose de très désagréable venait de se produire.

Julot devait se trouver quelque part dans le jardinet. Lui aussi avait été mis « hors d'usage » comme disait Nan-Dhuoc. Même trop bien, car l'attaque avait été si violente qu'elle avait dépassé les désirs de Jack Desly.

— Je veux que tu sois plus doux avec l'autre, expliqua-t-il, j'ai besoin de poser des questions...

Le camarade de Julot ne se douta guère des circonstances auxquelles il devait de n'avoir pas subi la désarticulation d'une épaule!...

— La rousse!... bégaya l'homme.

— Non... Nous ne sommes pas des policiers... rectifia Jack. Au fond, c'est peut-être plus ennuyeux, car si tu ne veux pas parler je serai plus méchant que ceux qui représentent la loi...

— Qui êtes-vous, alors?

— Mon garçon, c'est moi qui fais les demandes, tâche de te le rappeler... Je vais te dire tout de suite que je suis au courant de tout. Allons, ne fais pas cette tête d'abruti... Je sais que tu as enlevé une

jeune fille, je sais que le père Yabok est venu la chercher cet après-midi... Mais tout ça m'est égal... Voici ce qu'il me faut...

Jack cachait délibérément son jeu dans un but précis. Ceci afin d'aiguiller ces deux chenapans sur des fausses pistes.

Il eut un geste résolu :

— Tu vas me dire ce que tu sais sur le maître d'hôtel du vicomte de Bievron... Oui, sur M. Ernest...

L'autre se passa la langue sur ses lèvres sèches.

— Si je parle, bredouilla-t-il, mon compte est bon... Il ne me ratera pas...

— Ah? fit Jack. Eh bien, je te propose un marché. Tu me dis ce que tu sais, et je te donne mille francs. De plus, je te laisse filer. Si tu refuses, je te livre aux flics... Compris?

Le bandit vit le billet que Jack venait de tirer de son portefeuille et qui était agité devant lui. Pourquoi hésiterait-il davantage!

— Entendu, déclara-t-il de sa voix grasseyante.

— A la bonne heure, articula Jack. C'est d'autant plus sage de ta part que ton chef ne tardera pas à être coffré, même s'il ne l'est pas déjà à l'heure actuelle...

Quand l'auto repartit vers Paris, Jack sifflottait une marche guerrière. Nah-Dhuoc battait la mesure, gravement, avec son pied.

— Ce n'est pas fini, déclara le jeune homme, une fois de plus, assis dans son meilleur fauteuil... Il n'est que deux heures du matin. Nous allons à présent, entreprendre de déchiffrer les documents que j'ai rapportés de l'autre du père Yabok...

Sans sourciller, Nan-Dhuoc s'en fut préparer un énorme filtre à café. Il tira également hors du frigidaire, toutes sortes de bonnes choses à consommer immédiatement.

— A ventre vide, cerveau vide..., déclara sentencieusement le Jaune qui aimait assez les maximes.

— C'est Confucius qui a dit ça? questionna Jack en se taillant une formidable tranche de pâté truffé.

— Non, maître, c'est moi...

— Sais-tu que tu as une grosse supériorité sur lui? continua Jack, en sirotant son café.

— Oh, moi, pas si intelligent que Confucius, maître...

— Peut-être... Mais toi tu es vivant... Et ça compte... Alors, tu y es Nan-Dhuoc... Au travail cérébral, maintenant!

CHAPITRE VIII

UN CHIEN DANS UN JEU DE QUILLES

Vers six heures du matin, Jack s'étira et bâilla discrètement. Il repoussa les documents qui s'étaient devant lui et déclara :

— Je crois mon garçon que nous avons bien gagné de nous reposer... Va te coucher... Quant à moi, je ne veux pas être réveillé avant midi.

Nan-Dhuoc dodelina de la tête. Les deux hommes avaient accompli une besogne importante. Quelle surprise pour Lucile Desrousseaux quand elle serait mise au courant!...

— Ah! fit encore Jack tu lui enverras ce pneumatique que je vais rédiger... Rendez-vous pour cet après-midi, ici...

Il écrivit rapidement, cacheta et laissa l'enveloppe dans un vide-poches. L'Annamite se mit en devoir de ranger les différents papiers et les enferma dans le secrétaire.

Jack venait d'ouvrir la porte de sa chambre à coucher. Il s'arrêta net. Une sonnerie avait retenti à la porte.

— Hein? Une visite à cette heure-ci?

Le domestique avait bondi jusqu'à l'antichambre. Il revint l'air stupéfait :

— Maître... C'est inspecteur de police...

— Quoi? Arthème Ladon?... Mais il est fou!

La longue et maigre silhouette apparut sur le seuil du studio.

— Non, Jack Desly, je ne suis pas fou, articula-t-il de sa voix sépulcrale. J'ai à vous parler...

— Mais ce n'est pas une heure pour les honnêtes gens!

Un rictus apparut sur le visage de Ladon.

— Je ne vous le fais pas dire... assura l'inspecteur.

— Oh! Oh! Vous avez beaucoup d'esprit ce matin... Mais j'ai passé une nuit blanche et j'aimerais prendre un peu de repos. Vous ne pouvez pas revenir un peu plus tard...

— Mille regrets, dit l'homme de la rue des Saus-saies en attirant sans façons une chaise sur laquelle il s'assit. J'ai attendu l'heure légale pour...

Jack eut un haut-le-corps. Il se remit de cette surprise, cependant et ce fut d'un ton très naturel qu'il demanda :

— Vous avez un mandat d'amener contre moi?...

Ladon ne répondit pas directement. Il poursuivit :

— Je tenais à être certain de vous rencontrer, Jack Desly. Je vous ai dit que j'avais à vous parler.

Il regarda son éternel adversaire qui, les mains dans les poches de son veston d'intérieur, restait debout, dans une attitude nonchalante.

Ladon avait l'air très assuré. Jack se demanda ce que le policier avait bien pu découvrir sur son compte.

Il fut tout de suite fixé. L'autre venait d'entrer sans attendre dans le cœur du sujet.

— Pouvez-vous me dire ce que vous étiez allé faire dans l'hôtel particulier du vicomte de Bievron hier après-midi?

Jack partit d'un éclat de rire un peu nerveux.

— Moi!... Vous divaguez!

— J'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je ne suis pas fou. Vous devriez comprendre que si je me suis donné la peine de me trouver ici à cette heure, c'est que j'avais un motif précis.

— Eh bien, mon cher Ladon, veuillez me développer vos raisons. Mais vous m'excuserez si je bâille... Ce n'est pas que je vous trouve ennuyeux... je vous confirme que je n'ai pas dormi...

— Je le sais... révéla Ladon. Moi non plus, d'ail-

leurs. J'ai passé la nuit sur le trottoir d'en face. J'ai vu votre lumière.

— Quelle sollicitude! railla Jack. Vous veillez sur moi, comme une mère poule...

— Allons, Desly... Pas d'échappatoire... Veuillez me dire ce que vous aviez à faire avenue de Villiers...

Jack garda son air de défi. Il répliqua en riant :

— Oh, c'est un gros secret, mais je vais vous le confier... J'étais allé rechercher un cure-dent auquel je tenais beaucoup...

Ladon rougit et pâlit. Son ton se fit plus rude.

— Je sais que c'est votre habitude de débiter des inepties quand vous ne savez que répondre. Ecoutez-moi bien... Un de mes hommes posté en permanence a vu arriver un vieillard qui a sonné à la porte de service. Le maître d'hôtel l'a reçu. Un peu plus tard, on a vu stopper une voiture qui fut immédiatement reconnue comme étant la vôtre. D'ailleurs, impossible de s'y méprendre, il y avait votre macaque au volant.

Jack étendit un bras.

— Pardon... Vous avez dit « mon macaque »?...

Il se tourna vers Nan-Dhuoc qui était sur le seuil de la porte :

— Tu as entendu?... C'est inouï... Ce Ladon est d'une impertinence!

— Moi pas vexé, prononça l'Annamite, moi préfère être macaque que grande autruche déplumée...

— Bref, reprit l'inspecteur, vous ne nierez pas, Desly, que ce vieillard n'était autre que vous... Car un peu plus tard encore, on vous a vus, tous les deux, franchir le mur du parc, et vous enfuir dans l'auto... Vous êtes rentré ici et...

— Alors, rectifia Jack avec calme, nous ne nous sommes pas enfuis. Nous nous rendions chez moi...

— Ah, s'exclama bruyamment l'inspecteur, vous avouez!

— Avouer?... Rien du tout... Je ne comprends rien à vos divagations et vous feriez mieux d'aller vous coucher... Vous m'avez déjà privé d'une demi-heure de sommeil...

Ladon grinça des dents et fit un geste du poing.

— Vous ne m'échapperez pas cette fois... Une plainte a été déposée par le maître d'hôtel... Il a été victime d'une agression...

— Ah ça!... dit Jack en pouffant, il ne manque pas de toupet! Et c'est moi, Jack Desly, qui l'aurais attaqué?... Il m'a désigné formellement?... C'est du dernier comique...

L'inspecteur allait riposter violemment quand Jack s'avança vers lui, le visage redevenu sérieux.

— Ne discutons pas, Ladon, assura-t-il. Je sais que c'est votre métier de traquer les gens... Oui, oui, nous nous sommes déjà rencontrés en de nombreuses occasions. Mais avez-vous eu la moindre petite preuve contre moi?... Non, n'est-ce pas! Car je ne serais pas ici à vous écouter, mais dans quelque sombre et triste cachot...

Il haussa les épaules et reprit :

— La loi, je la connais aussi bien que vous... Elle vous donne le droit de venir m'embêter chez moi à une heure incongrue, mais là s'arrêtent vos privilèges... Vous ne pouvez m'obliger à avouer quelque chose sur laquelle vous ne possédez pas la moindre preuve tangible...

— Je vous dis que vous avez été vu!

— Moi?... Puisque vous admettez vous-même qu'il s'agissait d'un vieillard!... Et de mon domestique Nan-Dhuoc... Notez que Nan-Dhuoc soutiendra mordicus que ce n'est pas vrai et en conséquence, vous serez obligé, jusqu'à nouvel ordre, de le laisser tranquille...

Arthème Ladon se leva comme un automate.

— Riez, Jack Desly, riez... Mais je vous traquerai, je vous acculerai, je vous prendrai comme un rat au fond d'un piège...

Nan-Dhuoc s'avança et s'inclina :

— Monsieur... Vouloir me suivre?...

Machinalement, le policier se dirigea vers la porte. Jack lui lança en guise d'adieu :

— Si vraiment vous comptez là-dessus pour votre avancement, je vous conseille sans hésiter de prendre votre retraite, et de vous livrer aux douceurs de la pêche à la ligne...

La porte d'entrée claqua bruyamment.

— Ouf, articula Jack au retour du domestique. Heureusement que j'en ai à peu près terminé avec cette affaire... Ce Ladon va devenir collant comme une sangsue... Tu sais, quand il lui prend des crises comme celle-là, il est impossible à supporter pendant plusieurs jours...

Huit coups tintèrent avec un son argentin.

— Cristi, huit heures!... Et je n'ai plus sommeil du tout, maintenant... Nan-Dhuoc, prépare-moi un bon bain chaud... Quant à toi, tu pourras ronfler si cela te fait plaisir, toute la journée...

Mais le Jaune ne voulait pas se montrer inférieur à son maître et déclara qu'il dormirait une autre fois. Ce n'était pas la première nuit sans repos qu'il connaissait, loin de là!...

Par la fenêtre entr'ouverte du rez-de-chaussée, on voyait un homme qui allait et venait dans la rue, en lisant consciencieusement un journal du matin.

— Il doit le connaître par cœur, murmura Jack.

C'était l'un des subordonnés d'Arthème Ladon. Il avait reçu ordre de ne pas se cacher et de suivre Desly partout où ce dernier pourrait se rendre.

— En somme une déclaration officielle de guerre, dit encore le gentleman-cambrioleur. Pauvre bougre d'Arthème... Ce qu'il en aura usé des forces inutiles... Il y a des moments où, si j'avais le temps, j'aurais presque un sentiment qui ressemblerait à une imitation de remords, en ce qui le concerne!

CHAPITRE IX

LA SURPRISE DE LUCILE DESROUSSEaux

Quand arriva Lucile Desrousseaux, elle put constater qu'il y avait encore plus de fleurs que la veille. On en avait mis partout. Nan-Dhuoc — qui à l'ordinaire marquait beaucoup d'indifférence pour le sexe féminin, comme beaucoup d'Orientaux — lui déco-

cha un grand sourire et courut aviser son maître.

Mais Jack qui avait reconnu la voix au timbre charmant était déjà là. La poignée de mains fut longue... longue...

— Venez vite, Lucile... J'ai beaucoup de choses à vous apprendre.

— Mon Dieu... Quel ton solennel... dit-elle en riant.

— Moi, solennel? Non, je suis simplement heureux pour vous.

Elle s'assit, une jambe croisée sur l'autre, le menton posé dans le creux de la main.

— Je ne sais par quel bout commencer, dit-il. Ah, voyons... Tout d'abord, regardez...

Il prit un rouleau et le développa à bout de bras, révélant une peinture à l'huile.

— Oh, le portrait... s'écria Lucile. Comme je suis heureuse!

Elle tendit les bras, et tout aussitôt :

— Il faudra que je rende les mille francs à cet homme!

— Quels mille francs?

— Le billet qu'il m'avait laissé sur la table....

Il hocha la tête d'un air amusé.

— Pensez-vous!... Il vous a suffisamment causé d'ennuis, le vieux brigand... Ce sera une amende que nous lui infligeons... Je vous en prie, Lucile... Chassez ce souci!

Il désigna le portrait de petite fille :

— Savez-vous que cela vous ressemble étrangement? J'imagine que vous deviez être ainsi à l'âge de dix ans...

— Peut-être... On me le disait toujours... Mais vous savez, les yeux des parents sont aveugles en principe...

— Autre chose... Je sais que l'enfant représentée sur cette toile s'appelait comme vous... Lucile...

Cette fois la jeune fille devint attentive. Jack continua :

— Je vais vous demander quelque chose qui va vous sembler étrange... Je vous expliquerai après...

Il la regarda bien en face.

— N'y a-t-il pas, dans vos souvenirs, un quatrain

que vous auriez entendu prononcer à votre père, à propos de ce portrait?...

— Un quatrain?... Attendez... Oh, c'est inouï...

Lucile était parcourue par un émoi intense. Elle balbutia d'un ton assourdi, presque rauque :

— Jack!... Ces vers auraient-ils quelque signification?...

— Une importance capitale... Vous les connaissez? Vite, Lucile!

Elle murmura avec attendrissement :

— Pauvre cher papa... Il m'avait fait apprendre ce quatrain par cœur. Et je trouvais cela si puéril et si touchant à la fois... Je croyais que c'était lui qui l'avait inventé pour moi...

Elle récita sans hésiter, le regard perdu au loin :

*Boucles dorées, cheveux soyeux
Telle est l'adorable Lucile
Charme du cœur et joie des yeux
Elle sème le bonheur fertile.*

Jack avait écouté en silence, mais ses yeux noisette brillaient d'un vif éclat.

— Et voilà toute l'affaire! dit-il sobrement.

— Je ne comprends rien... Vous parlez par énigmes!

— Patience... En attendant, sachez que c'était pour vous faire prononcer ces paroles qu'on vous avait enlevée, et qu'on vous aurait sans doute maltraitée jusqu'à ce que vous eussiez cédé...

Elle continua de le regarder avec une profonde stupéfaction. Jack maintenant était très animé. Il venait d'appeler quelqu'un au téléphone et Lucile n'entendit que quelques bribes de ce qu'il disait :

— Oui... Parfaitement... C'est à propos de notre conversation de ce matin... Qui est à l'appareil?... Le premier clerc?... M^e Lagarde est sorti?... Mais puisque je vous dis que je l'ai vu ce matin, vers midi, et il avait été convenu que je confirmerais dans le courant de la journée...

Un instant de silence, et Jack reprit :

— Bien... Oui... Oui... C'est cela... En principe,

chez le vicomte de Bievron... Je vais lui télégraphier, oui, je sais où il se trouve... Je compte qu'il sera là demain matin... Entendu... M^e Lagarde viendra avec son dossier? Parfait. Merci...

Il revint vers la jeune fille et lui prit les deux mains :

— Excusez-moi... Le mystère continue pour vous, mais vous saurez tout demain... Oui, nous allons demain chez le vicomte de Bievron... Vous ne connaissez pas évidemment...

Il s'interrompit comme si une pensée intérieure venait de l'envahir et murmura :

— Fantastique... Il n'y a que le vrai pour n'être pas vraisemblable.

Elle sourit et dit allégrement :

— Vous me mettez au supplice... Mais vous me promettez que vous ne me ferez pas trop languir?

— Promis... En attendant, Lucile, vous vous accorderez bien un petit congé pour l'après-midi... Venez... Nous allons faire une belle excursion en auto... La vallée de Chevreuse...

Au moment de sortir, Jack se frappa le front.

— J'allais oublier ce brave Arthème!!

— Arthème? répéta la jeune fille qui n'en était plus à un étonnement près.

— Oui... Un excellent ami à moi... Vous permettez? Il fit un nouvel appel téléphonique.

— Allo? Arthème Ladon?... Ici, Jack Desly...

La voix creuse de l'inspecteur grommela :

— Qu'est-ce que vous me voulez?...

— Vous avez prévu des frais de taxi pour votre sbire?... Oui, l'individu en chapeau de paille et à gros souliers qui est de planton en face de chez moi... Je vais me promener avec une charmante jeune fille dans la vallée de Chevreuse...

— Allez au diable! rugit Ladon.

— Non... J'ai dit la vallée de Chevreuse.. Et j'ai pensé à vous prévenir... Parce qu'enfin les finances de l'Etat ne sont pas inépuisables, et cela ferait une fameuse addition au compteur pour me suivre... Attendez, ne coupez pas... Quel sale caractère... J'ai encore quelque chose à vous confier... Venez demain

matin, vers onze heures et demie, midi moins le quart, chez le vicomte de Bievron... Oui, 45, avenue de Villiers... Il sera là... Je vous promets que votre dérangement ne sera pas inutile... Au revoir, cher Arthème...

Devant le visage interdit de Lucile, il dit d'un air détaché :

— C'est encore un autre petit mystère... J'en ai quelques-uns dans ma vie... Allons, Lucile, ne vous affolez pas... J'ai plaisanté. Vous avez bien vu que je donnais rendez-vous à un ami...



Le vicomte de Bievron ajusta son monocle pour relire la dépêche assez longue qu'il venait de recevoir juste au moment où il s'apprêtait à se rendre aux courses, à Deauville.

« Urgence capitale vous trouver demain matin Paris, votre domicile, pour rencontrer Maître Lagarde qui doit vous faire communication impossible expliquer par dépêche, compte sur vous. Amitiés. »

« DESLY. »

Son ahurissement était compréhensible.

Tout d'abord, que venait faire Jack Desly dans cette affaire concernant son notaire de famille, M^r Lagarde ? Et que lui voulait l'honorable tabellion ?

Après avoir mûrement réfléchi, il demanda Paris au téléphone et s'entendit confirmer cette extraordinaire convocation. Il ne put en apprendre davantage et se résigna.

— Ma chère amie, expliqua-t-il à la vicomtesse, on me demande dans la capitale pour... pour affaires...

— Prenez le train, suggéra-t-elle. J'aimerais beaucoup garder la voiture... Vous partez quand ?...

Il était évident que son épouse ne voyait nul emchement à ce qu'il se déplaçât, du moment qu'elle n'était pas gênée dans ses petites commodités personnelles!...

A dix heures du matin, Ernest, le maître d'hôtel vit arriver successivement son maître — qui l'informa qu'il attendait du monde — puis peu après, Jack Desly accompagné d'une jeune fille, et enfin l'imposant notaire, tout de noir vêtu et arborant une cravate blanche.

Jack fit les présentations et s'adressant au vicomte :

— Je m'excuse, mon cher de Bievron du rôle que je joue, malgré moi, dans ces événements auxquels j'ai été mêlé, mais vous allez recevoir des explications de la bouche même de M^r Lagarde.

Le notaire avait longuement serré la main de Lucile et ne cessait de la considérer d'un air à la fois curieux et rempli de sympathie. Roger de Bievron regardait tout le monde tour à tour d'un air interrogatif.

CHAPITRE X

OU L'ON COMPREND LE MYSTÈRE DU PORTRAIT

Jack ajouta, en s'adressant à l'officier ministériel :

— Cher maître... Je vous demanderai de bien vouloir expliquer les choses d'une manière détaillée au bénéfice de M^{lle} Desrousseaux qui n'est au courant de rien...

Le notaire assujettit ses lunettes sur son nez, et ouvrit sa serviette de maroquin d'où il tira un dossier assez volumineux :

— Il en sera fait selon votre désir, monsieur Desly... Je commencerai donc par rappeler certains événements déjà connus par M. Roger de Bievron et sa famille...

Il toussotta, et se mit à parler d'une voix docte :

— Il y a plus de deux cents ans, vers 1724, le vicomte Desrousseaux de Bievron mourut en laissant son titre et sa fortune à...

Un petit cri étouffé lui fit lever la tête.

— Desrousseaux?... Oh, mon Dieu!...

Lucile était pâle comme un linge. Jack lui prit furtivement la main et la serra fortement :

— Oui... Oui, Lucile... Mais attendez... N'interrompez pas.

Après un sourire indulgent à l'adresse de la jeune fille, le notaire reprit son récit :

— Il laissa ses biens à ses deux fils. L'ainé Bertrand Desrousseaux de Bievron hérita du titre de vicomte. Le cadet, Raoul, devint baron Desrousseaux du Lantier... Comme le voulait la tradition de l'époque...

— Vous permettez? demanda alors Jack.

Et s'adressant à Lucile il précisa :

— Le fils cadet d'un vicomte devient toujours baron... Et si le nom patronymique, en l'espèce Desrousseaux, reste acquis, c'est le nom à particule qui change...

— Exactement, souligna le tabellion, puisque le baron reçoit une autre terre... Ceci dit, je continue. L'ainé partit pour les Indes et on n'en entendit plus jamais parler jusqu'à sa mort...

Roger de Bievron jouait nerveusement avec son monocle. Lui aussi avait été frappé par la coïncidence des noms Desrousseaux.

— Toutefois, reprit le notaire, et ceci est confirmé dans un manuscrit qui existe dans la bibliothèque de M. Roger de Bievron, il laissait un garçon, du prénom de Lucien. La maman s'embarqua pour l'Europe avec l'enfant... Tous deux disparurent mystérieusement à leur arrivée... On fit des recherches, on ne sut jamais ce qu'ils étaient devenus...

Le silence était si grand dans la pièce qu'on entendait distinctement le tic-tac d'une pendulette sur le bureau.

— Ici, reprit le notaire, se greffa un autre événement. Mon ancêtre, le notaire royal M^e Lagarde, avait reçu par un paquebot à voiles précédent, le testament ainsi que différents documents de Bertrand Desrousseaux de Bievron.

« Il y était parlé notamment de l'existence de l'enfant, qui avait une dizaine d'années. Comme le

père avait, chose troublante, le pressentiment d'un malheur pour lui, il avait pris soin de préciser qu'on reconnaîtrait la légitimité de sa descendance, grâce à un portrait qui avait été fait de la mère alors qu'elle était une petite fille prénommée Lucile, et qu'en outre, ce portrait serait « parlant ».

M^e Lagarde s'adressa au maître de céans et lui tendit des papiers jaunis :

— Voulez-vous lire vous-même, monsieur, ce qui est indiqué ici? Non... Pas à voix haute... C'est pour vous permettre de contrôler...

Ce fut le tour de Lucile d'être interpellée :

— Mademoiselle Desrousseaux... Votre ami M. Jack Desly m'a soumis hier matin, un portrait qui répond en tous points à la description contenue dans les documents. Il m'a dit que cette peinture avait toujours été transmise de génération en génération dans votre famille... Il m'a également parlé d'un quatrain que vous connaissiez de mémoire...

— Oui, monsieur le notaire, répondit-elle d'une voix étranglée. Et elle répéta dans un souffle :

*Boucles dorées, cheveux soyeux
Telle est l'adorable Lucile
Charme du cœur et joie des yeux
Elle sème le bonheur fertile.*

Roger de Bievron se leva d'une pièce. Le visage soudain creusé, il rendit le papier au notaire.

— C'est exact, prononça-t-il brièvement.

Puis il s'avança vers Lucile, s'inclina, lui prit la main, et baisa le bout des doigts.

L'émotion générale était à son comble. On entendit ces paroles :

— Mademoiselle Lucile Desrousseaux de Bievron, ma cousine de la branche aînée, je vous présente mes hommages...

Lucile crut défaillir. Des larmes se pressèrent à ses yeux.

— Non, non... cria-t-elle, c'est impossible!...

La voix du notaire s'éleva :

— Mais si, mademoiselle... Vous êtes la dernière

héritière du titre et des biens... Je rends grâce à votre cousin de son geste loyal... Il n'est plus que baron du Lantier...

Lucile secoua de nouveau la tête. Elle articula avec lenteur :

— Non... Je ne veux pas être la cause d'un malheur...

Elle fit deux pas vers Roger qui avait les yeux agrandis :

— Mon cousin, dit-elle, conservez le titre et tout ce qui s'y rattache... Vous avez fondé un foyer... Moi je suis seule...

— Oh, la noble enfant! murmura le notaire.

Malgré tout son flegme, Jack se sentait bouleversé lui aussi.

— Cousine, reprit Roger, nous reparlerons de tout ceci à tête reposée... Mais dès maintenant, je veux que vous viviez ici... Vous êtes chez vous... Dès cet après-midi, je vous emmène à Deauville pour que vous fassiez connaissance avec mon épouse...

On sonna Ernest pour qu'il apportât du champagne.

Le maître d'hôtel accourut et s'approcha de son maître :

— L'inspecteur de police Arthème Ladon est là, dit-il. On l'a convoqué, m'a-t-il affirmé...

Roger se souvint de ce que lui avait dit Jack en arrivant.

— Oui... Faites entrer...

Ladon fit son apparition pour se voir tendre une coupe. Il était arrivé — pour la première fois de sa vie, pensa Jack — au bon moment.

Roger entraîna Desly et Ladon près de la fenêtre.

— Dites mon cher, vous avez demandé à l'inspecteur Ladon d'être là... Vous m'avez également promis de me faire des révélations sur mon voleur, en sa présence... Vous êtes donc sorcier?... Comment avez-vous découvert toutes ces choses?...

Arthème Ladon eut une lueur dans ses yeux d'oiseau en entendant parler Roger de Bievron. Il comprit que le diabolique Jack Desly avait une fois de

plus réussi à tirer son épingle du jeu, tout en abandonnant à la police, un gibier intéressant.

— C'est voire maître d'hôtel qui vous a cambriolé, dit Jack.

— Non?... Ernest? La perle des perles?...

— J'ai découvert qu'il s'appelle Gustave Cordys...

— Hein! sursauta à son tour Ladon... Gustave Cordys!... Il y a des années que je le recherche...

— Je suis enchanté de vous le livrer, inspecteur... Il vous sera facile de vérifier ses empreintes digitales...

Ladon s'humecta les lèvres.

— Après tout, se dit-il mentalement, si Jack Desly me joue des tours pendables, il se montre, en chaque occasion, un collaborateur inattendu de la police...

Comme si le jeune homme avait lu ce qui se passait derrière le front du policier, il prononça ces mots, qui étaient incompréhensibles pour Roger de Bievron mais qui firent monter un peu de couleur aux pommettes du grand escogriffe:

— Je me sers toujours d'abord, mais je permets aux autres de ramasser les restes!...

Ladon ne releva pas l'allusion mordante et se contenta de demander d'un ton professionnel:

— Savez-vous s'il a des complices?...

Jack ne répondit pas tout de suite. Il songea à sa promesse, là-bas, à Clichy-sous-Bois. Il pensa également au père Yabok, qui, se dit-il, en avait « suffisamment pris pour son grade » et déclara avec un geste évasif :

— Je ne sais pas... Il vous le dira lui-même...



Ce même après-midi, Ernest ou plutôt Gustave Cordys était convoqué au bureau de l'inspecteur Ladon sous le prétexte de donner quelques précisions quant à l'agression pour laquelle il avait porté plainte.

Il n'en ressortit que les menottes aux poignets. L'affirmation de Jack Desly avait été contrôlée. Une

fois de plus, l'inspecteur pouvait se targuer d'une arrestation sensationnelle.

A peu près à la même heure, Roger de Bievron et Lucile Desrousseaux débarquaient à Deauville.

La jeune fille était comme enivrée. Il lui semblait qu'elle rêvait. Finies les journées de besogne ingrate, finis les soucis de gagner durement son pain quotidien.

D'accord avec M^e Lagarde, il avait été convenu entre son cousin et elle-même que le titre resterait à Roger, mais qu'il partagerait sa fortune avec Lucile, laquelle prendrait en outre possession du domaine réservé à la branche cadette, la baronnie de Lantier.

Tout était bien.

Il n'y avait qu'un seul mécontent. Qui? Nandhuoc, le serviteur de Jack Desly. En sa qualité de trésorier, il constatait que cette aventure n'avait pas rapporté un centime à l'association...

Jack, une cigarette aux doigts, allongé sur son divan, feignait de ne pas comprendre et s'amusait fort de l'air piteux de son domestique. Il parlait d'abondance :

— Comprends-tu, mon brave Nez-Court, comment tout s'était passé? Le maître d'hôtel, en furetant chez son maître, avait découvert le manuscrit relatant le passé... L'idée de profiter de l'histoire pour exercer un chantage contre le vicomte germa aussitôt dans son esprit...

« Il chargea Yabok de rechercher s'il n'existait pas de Desrousseaux. Note qu'il n'aurait pas hésité à fabriquer un faux portrait pour les besoins de la cause...

« Par un hasard inouï, on a trouvé M^{me} Lucile. Yabok constata que le tableau existait réellement! Quelle aubaine... On l'achète, ou plutôt on le décroche, on l'examine, mais patratas, il y a une anicroche... Et voilà nos gens bien embarrassés.

— Quelle anicroche, maître?

— On mentionnait un tableau « parlant ». Les gredins avaient cru à une inscription... Mais il n'y avait rien. Ce n'était qu'une métaphore... Le « par-

lant » c'était l'héritier lui-même. Grâce au quatrain transmis de père en fils, ou en fille... En désespoir de cause, on tenta d'enlever Lucile... Mais c'était, j'en suis sûr, pour la faire disparaître, et la remplacer par Cordys lui-même, qui aurait joué le rôle d'un descendant!... Je ne voulais pas affoler la pauvre enfant en lui révélant la vérité tout entière...

« Ce Cordys a commis une grosse gaffe en cambriolant le coffre, car cela ne l'avancait à rien, les autres documents découverts, n'étant pas plus explicites.

— Oui, maître, tout ça très joli... Mais...

— Mais quoi, Nan-Dhuoc?

— Pas rapporter bénéfices pour nous...

— Grosse erreur! Je n'avais pas pensé à te dire que j'avais pris soin de me servir quelques bonnes liasses de billets de banque chez le père Yabok...

Et un large sourire fendit la bouche de l'Annamite, à cette excellente nouvelle.

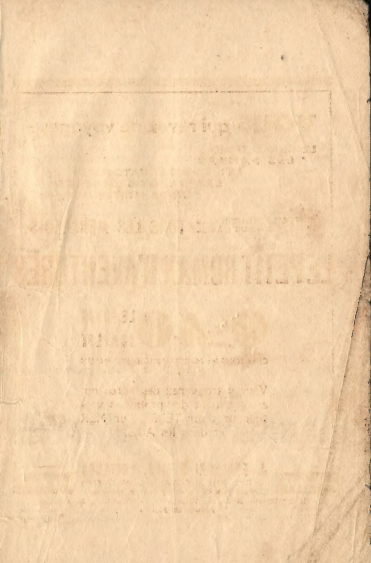
FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Le mystère d'une nuit de Noël

Roman policier inédit

par LEO GESTELYS



VOUS qui rêvez de voyages :

LE GRAND NORD
LES PAMPAS

LES FORÊTS ÉQUATORIALES
LES GRANDS DÉSERTS
L'INDE MYSTÉRIEUSE, etc...

VOUS LIVRERONT LEURS SECRETS SI VOUS LISEZ... **TOUS LES MERCREDIS**

LE PETIT ROMAN D'AVENTURES

0^{fr.}40 LE ROMAN
COMPLET

Chez TOUS les MARCHANDS de JOURNAUX

Vous y trouverez des héros qui
accompliront des prouesses ver-
tigineuses sur TERRE, sur MER
et dans les AIRS.

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.
(Made in France)